

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Département des sciences politiques et sociales
D.E.S. en ANTHROPOLOGIE



*"Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage,
(...)
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge."¹*

Anthropologie – Psychanalyse: Revisiter le débat?

Epreuve de jury

Claire REMY
Mai-juin 2008
Année académique 2007-08

¹ "Heureux qui comme Ulysse" de Joachim du Bellay adaptation libre....

Argument:

Qui suis je , d'ou viens-je, où vais-je? La question des origines et du devenir humain est comme chacun le pressent "la" seule question qui anime fondamentalement chaque être humain et l'humanité. L'anthropologie et la psychanalyse à leurs manières spécifiques ont apporté de larges contributions à la recherche que la pulsion épistémophilique imprime dans chaque être humain. Depuis la naissance à peu près concomitante de ces deux champs de recherche, leur rivalité pour le titre de "science de l'homme" n'a pas cessé. L'ignorance, voire le mépris, réciproques ont longtemps séparé les chercheurs....

Personnellement, c'est venant de la position psychanalytique et confrontée à la rencontre interculturelle que j'ai senti quelque chose comme une "barrière" fondamentale. Dans un précédent travail² j'ai tenté une première élaboration de la nature de cette barrière. C'est une tentative de représentation de cette "frontière" entre les deux regards qui fera l'objet de ce travail.

Pour ce faire je me propose de revisiter quelque peu le fameux débat déjà centenaire entre anthropologie et psychanalyse avec les yeux les plus anthropologiques possible, mais sans oublier complètement mon identité première et quotidienne de psychanalyste clinicienne.

Introduction:

² Voir "D'un étranger l'intime, A propos de psychanalyse et d'altérité" travail de fin de cycle pour le certificat "Santé mentale en contexte social" 2006

En préalable, je souhaite insister sur le fait que ce travail s'est très largement inspiré du cours "fondements anthropologiques" que j'ai suivi l'année dernière, et que s'ils ne sont pas cités à chaque instant pour ne pas alourdir le texte, les pensées de Maurice Godelier vues et complétées par Pierre Joseph Laurent imprègnent fondamentalement ce texte.

Devant une nouvelle façon de voir le monde, comme un abîme qui s'ouvre, la première réaction est de se raccrocher à ses vieilles habitudes: la mienne évidemment s'appelle "association libre". Ce texte se présentera comme une suite d'associations libres qui m'a menée d'une œuvre à l'autre, d'un auteur à l'autre et qui, comme vous le verrez, fut pleine de rencontres particulièrement heureuses et fertiles. Celles ci m'ont permis d'aborder avec de meilleurs outils, quelques unes des questions théoriques qui depuis longtemps traversaient ma pratique, et tout particulièrement deux questions autour desquelles je tenterai d'articuler ma réflexion:

1. la question du **travail psychanalytique "transculturel"**. "Psychanalytique" n'est pas ici pris uniquement dans son sens premier de soin, mais de façon plus large, de "référence à la psychanalyse" dans la compréhension que nous pouvons avoir des mécanismes psychiques lorsqu'ils sont "médiatisés" par une culture différente.

Je ferai référence implicite à l'expérience que j'en ai vécue et que j'avais déjà traitée antérieurement dans le travail de fin de cycle "Santé mentale en contexte" cité plus haut. J'y avais déjà largement abordé la question de l'accueil des patients issus d'autres cultures dans le cadre des consultations de psychologie et de psychanalyse, sans encore arriver à identifier les processus qui permettraient d'exporter les expériences "extrêmes" relatées dans les colloques, vers le quotidien des consultations privées et des écoles analytiques. J'y soulevais aussi les questions liées au travail psychique dans la rencontre interculturelle dans un cadre de coopération Nord Sud entre associations de terrain où j'ai eu l'occasion d'être pressentie pour donner des "formations" (en matière d'interventions en toxicomanies) aux intervenants du Sud. Outre qu'on peut se demander légitimement pourquoi de telles formations ne sont jamais demandées en sens inverse, on peut se poser la question du cadre mental à donner à ces interventions dans la mesure où leur suivi approfondi nous montre souvent le hiatus entre ce qu'on voulait transmettre et ce qui est "passé", et l'immense difficulté de comprendre et de construire des objectifs communs.

2. la question de la **"capacité" de la psychanalyse à intégrer une véritable égalité des genres dans son cadre conceptuel.**

J'ai présenté une partie de ce texte à un séminaire de psychanalystes, sous le titre "la psychanalyse peut elle résister à l'égalité des sexes?" Une manière de dire que les évolutions culturelles majeures, comme la transformation radicale de la position des femmes en Occident remettent en question certains "postulats" dont il peut sembler que la psychanalyse ne s'est jamais vraiment démarquée. Et comment s'en démarquer sans une révision (peut-être déchirante?) de certaines bases théoriques, comme le complexe d'Œdipe, lieu principal du débat entre l'anthropologie et la psychanalyse depuis leurs débuts communs, lieu principal des questionnements que je retrace ici.

1. Pour la psychanalyse, le "complexe d'Œdipe" est à l'origine de la culture, la marque spécifique de l'humanité, le "moment" où celle-ci s'est détachée du monde animal.....

"Au commencement était le Verbe et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu.... " (Prologue de l'Évangile selon Jean).

La nouvelle traduction de la Bible dit:
 Au commencement, la parole
 La parole avec Dieu
 Dieu, la parole
 Elle est au commencement avec Dieu
 Par elle tout est venu
 Et sans elle rien n'a été de ce qui fut.

Pour une analyste qui se respecte, le verbe du commencement, c'est Freud.... C'est donc dans **"Totem et Tabou "**, livre publié en quatre parties entre 1912 et 1913, que j'irai d'abord chercher les sources de ma réflexion. Freud, qui a entre cinquante et soixante ans lorsqu'il l'écrit, considère ce travail comme l'un de ses livres les plus importants, à l'égal de "L'interprétation des rêves" et attache un sens tout particulier à la quatrième partie qu'il dit "son œuvre la mieux écrite"³. L'ensemble du livre et en particulier cette quatrième partie procède entre autre de l'intention d'accentuer la rupture avec Jung et l'école de Zurich. Il en reprendra le thème, celui de la "horde primitive" dans certains de ses écrits ultérieurs, en particulier "Psychologie des masses et analyse du moi" en 1925 et en 1939, dans "L'homme Moïse....".

Par ce travail⁴ Freud veut **"creuser jusqu'à la racine mère de la culture", "déterminer le moment où l'humanité a franchi le pas: ce moment décisif où l'homme a accédé à la civilisation en s'imposant les tabous indispensables à toute société policée"**⁵. Néanmoins, il écrit à Ferenczi pour se plaindre "d'avoir à lire de gros bouquins qui ne l'intéressent pas vraiment puisqu'il sait déjà ce qui en sortira, son instinct le lui dit".....

Je retiendrai ce projet – ce fantasme- de "creuser jusqu'à la racine mère de la culture", comme un projet que l'époque positiviste faisait sien, mais aussi comme un projet qui reste très actuel dans le filigrane de toute l'activité intellectuelle de la psychanalyse.

Je dois avouer que je partage avec Peter Gay⁶ le constat d'une "prodigieuse naïveté" en ce qui concerne Totem et Tabou. A ce moment, Freud vient juste de "finaliser" la conception du complexe d'Œdipe. Pour rappel, la notion de l'Œdipe, complexe nucléaire des névroses, apparaît sous sa plume, dans le cas de l'homme aux rats en 1909, et pour la première fois sous ce nom, dans "D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme" publié en 1910. Le projet d'universaliser ce concept, est en sorte une "nécessité" pour Freud, en particulier pour se démarquer de la manière dont Jung voyait pour sa part la construction de la culture et les liens entre celle-ci et le psychisme des individus⁷. Jung à contrario, affirmait en effet, "*que l'on ne peut jamais expliquer la psychologie d'un individu en partant uniquement de lui-même; il faut voir*

³ Lettres à Ferenczi des 8 et 13 mai 1913

⁴ Peter Gay: Freud, une vie. Hachette 1994

⁵ ibid.

⁶ ibid.

⁷ A propos de Jung, voir Michel Rychner: "Le divan de Konrad Lorenz", Une approche comparée du rite et du symbole chez Freud, Jung et Lorenz -Georg éditeur-coll Janus- 2003; le chapitre "Carl Gustav JUNG" dans Paul Roazen: La Saga Freudienne- Tragédie de l'ingratitude- PUF 1986

dans quelle mesure il est aussi conditionné par des circonstances historiques et relatives au milieu"...

Nécessité pour Freud... mais laquelle? La nécessité théorique pour "faire science" d'ancrer le complexe d'Œdipe et ses implications pour le devenir de l'humanité dans un passé bien concret. Aussi et ce n'est peut être pas la moindre, la nécessité pour Freud de "régler ses comptes" avec son histoire familiale, ce qui ferait du livre plutôt une sorte de "roman familial". Surtout, la nécessité de prendre Jung "de vitesse", sur le terrain des mythes et la culture, terrain habituel de Jung. Freud, s'il est gêné d'occuper le même, se montre avant tout soucieux de s'y démarquer et "d'établir une nette division entre nous et la religiosité aryenne" .

Cela donne au document une **fonction principale avant tout "politique"**, et définit corollairement son objectif comme "reconstruire le (fantasme du) passé et de l'origine de l'homme, individu de culture, à la lumière de découvertes récentes de l'époque", et ce, afin de démontrer quelque chose aujourd'hui....

Le contexte de l'époque

La question de nos présupposés culturels (inconscients) dans la réflexion que l'on peut mener lorsqu'il faut conceptualiser les défis que rencontre la psychanalyse confrontée aux changements sociétaux actuels, se pose avec une grande acuité, et s'actualise dans la clinique quotidienne. Mais cette question se pose aussi au sujet même des écrits de Freud, ancré(s) dans une époque et un contexte culturel très différent de celui que nous vivons aujourd'hui.

Notons quelques uns des "préjugés" au sens premier du terme, à savoir, "jugés d'abord" que nous pouvons trouver dans l'œuvre de Freud:

D'abord le "climat positiviste" et l'évolutionnisme, présents dans toutes les théories scientifiques de ce moment historique, à la charnière du XIXème et du XXème siècle et qui pose comme cadre à un projet qui se veut "scientifique" – et nous savons à quel point Freud tient à ce label- la nécessité "d'unifier les théories et les séries de phénomènes séparés". C'est le grand projet de Totem et Tabou.... *"il s'offre la possibilité d'une compréhension plus profonde, la perspective d'une hypothèse qui peut paraître fantastique, mais présente l'avantage d'établir une unité insoupçonnée entre des séries de phénomènes jusqu'ici séparées"*⁸. On le voit bien, le principal est "d'unifier" les phénomènes différents, même si leurs natures ne le demandent pas, et si l'unificateur est fantasque.... Il faut noter cependant au passage, que Freud avec la notion d'**Inconscient**, introduit la notion d'ambivalence des sentiments dans sa conception du tabou, et partant, la notion d'**ambivalence** du concept lui même, ce qu'il sera le premier à faire. Il trace là une voie nouvelle que de nombreux anthropologues exploreront après lui.

Freud affirme bien le sens de sa démarche: *"une tentative de ma part d'appliquer les points de vue et les résultats de la psychanalyse à des problèmes non éclaircis de la psychologie des peuples"*⁹ ce qui soutient son opposition à Jung dont le raisonnement, dit-il, est inverse, *"régler les problèmes de la psychologie individuelle en recourant à un matériel de la*

⁸ Totem et Tabou, Freud PUF 1912/1998

⁹ Totem et Tabou op.cit.

*psychologie des peuples*¹⁰. Le préjugé de Freud est bien l'unilatéralité des rapports entre le phénomène culturel et le mythe: c'est la psychanalyse individuelle qui explique le mythe, le mythe n'est en aucune manière porteur lui-même d'un savoir capable d'interroger la psychanalyse. Pour Freud, *c'est bien le "complexe psychologique" dans ce qu'il a d'insistant et d'universel, qui doit expliquer l'existence du mythe et sa puissance sur nous*¹¹. **On voit bien la place centrale qu'il veut donner à la psychanalyse, "au dessus" de toutes les autres disciplines en sciences humaines.**

Freud fait preuve d'une conception particulièrement et disons, naïvement, ethnocentrique. Le sous-titre est explicite, *"de quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés"*: voici bien les marques évidentes de l'évolutionnisme en vigueur à l'époque. Les peuples exotiques sont vus comme "primitifs", ils sont un témoignage du passé, une sorte de "fossiles vivants", comme si leur humanité était postérieure à la nôtre et qu'ils étaient quasi dépourvus d'histoire (*"il nous est permis de reconnaître dans ces peuples un stade préliminaire bien conservé de notre propre développement"*). La description – et l'ignorance! – des dits "sauvages" est impressionnante de la part d'un homme qui par ailleurs se dit passionné d'archéologie, d'histoire de l'art... et son idée de la "morale sexuelle" de l'Europe du XX^e siècle débutant comme modèle universel est touchante.... *"de ces cannibales pauvres et nus, nous ne nous attendrons certainement pas à ce que, dans leur vie sexuée, ils soient moraux au sens ou nous l'entendons, qu'ils aient imposé à leurs pulsions sexuelles un haut degré de limitation"*... Il est pourtant contraint (par une forme d'honnêteté intellectuelle) de constater la prohibition de l'inceste, plus sévère encore que sous nos climats, ainsi que bon nombre d'autres prohibitions sexuelles, et pour se défendre de la remise en cause implicite que ces phénomènes comportent, il les attribue au fait que *"ces sauvages sont vraisemblablement plus exposés que nous à la tentation de sorte qu'ils ont besoin d'une plus large protection contre elle"*..... Pas de trace d'un éventuel pourquoi ou comment de cette surexposition?

Il faut laisser à Freud la fidélité de ses descriptions des sauvages, empruntées aux grands ethnologues de l'époque. Par exemple, bien qu'il aille à contre sens de sa démonstration, il nous cite ce "détail" dans son étude de l'évitement de l'inceste: *"la réserve entre une mère et son fils augmente avec les années, se situant d'ailleurs principalement du côté de la mère"*. Il souligne ainsi – par le silence-, sans en tirer de conséquence, la place des femmes dans la construction sociale du tabou de l'inceste.

Freud ancre sa conception de **l'origine de la culture dans le sentiment de culpabilité** lié directement au souvenir d'un crime bien concret: le meurtre du père de la horde primitive par ses fils. Crime qu'il décrit de la manière suivante: *"dans la horde originarie darwinienne (...) il y a un père violent et jaloux qui garde toutes les femelles pour lui, et évince les fils qui arrivent à l'âge adulte, rien de plus..."* Là, l'honnêteté intellectuelle de Freud reprend le dessus et il ajoute: *"Cet état originarie de la société n'est devenu nulle part objet d'observation..."* Et il ajoute: *"Ce que nous trouvons comme organisation la plus primitive et qui est encore aujourd'hui en vigueur dans certaines tribus, ce sont des associations d'hommes, qui se composent de membres égaux en droit, et sont soumises aux restrictions (sexuelles) du système totémiste, le mode d'hérédité étant maternel"*. Après quoi il pose une question à laquelle il ne répondra pas: *"L'un peut il procéder de l'autre et par quelle voie?"*

¹⁰ ibid

¹¹ Oedipe Philosophe de Jean Joseph Goux

Au commencement était l'acte.¹² Nous dit Freud à la clôture de Totem et Tabou... Bizarre pour un psychanalyste, même pour le premier d'entre eux, que ce choix de poser un acte **réel** comme fondement de la culture, création symbolique par excellence de l'humain, à contrario de ce que pose la lecture chrétienne de l'Évangile selon Jean citée plus haut. Contrairement à ce qu'on pourrait parfois concevoir comme une exagération temporaire et circonstancielle dans une œuvre aussi vaste, Freud n'a jamais voulu revenir sur cette notion de réalité concrète du meurtre du père, (et donc de la **faute** originelle en quelque sorte) et l'a réaffirmée à plusieurs reprises dans ses écrits ultérieurs.

2. Pour élaborer l'ancrage de la culture dans le sentiment de culpabilité....

Freud et Darwin

Pour élargir le champ de pensée, il devient temps ici, comme nous y invite longuement Maurice Godelier, dans "Métamorphoses de la Parenté", de faire un petit détour par Darwin et tout particulièrement le Darwin de **La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe**. Pour commencer il faut relever l'influence très importante de Darwin sur Freud.¹³

Freud a fait ses études secondaires, de 1865 jusqu'à 1873. C'est en 1859 que Darwin, plus de 15 ans après son voyage sur le Beagle, l'expédition cartographique qui lui a fait visiter les côtes de l'Amérique du Sud, publie "**l'origine des espèces**". Il est important de se souvenir que Darwin publie son livre avant que ne soient découvertes –et encore moins connues- les fameuses lois de l'hérédité de Mendel. Ce n'est qu'en 1866 que celui-ci fera ses expériences et elles ne seront publiées et connues du public que bien plus tard encore. Lorsque Darwin parle d'évolution, il fait lui aussi référence à la transmission des caractères acquis, tant de fois réfutée depuis, ce n'est pas sur ce terrain qu'il conteste Lamarck, mais bien à propos de la notion de "sélection naturelle" et plus tard de "sélection sexuelle". Lamarck en effet, qui était très admiré de Freud, parlait quant à lui d'**évolution progressive**, et ignorant la génétique et les modalités matérielles de la transmission, ne pouvait que parler de "caractères acquis".

Darwin, malgré le climat houleux qui entoure la publication de son livre, sera très rapidement traduit en allemand et fera l'objet d'intérêt général, de sorte que Freud, dans son auto-présentation (1925) dira: "*Les théories de Darwin qui suscitaient alors l'intérêt général, exerçaient sur moi un attrait puissant parce qu'elles promettaient une extraordinaire avancée dans la compréhension du monde*".... Au même moment, dans "la question de l'analyse profane", il évoquera un programme des études de psychanalyse encore à inventer mais qui devrait inclure "*des éléments venant des sciences de l'âme, de la psychologie, de l'anatomie, de la biologie et aussi de l'étude de l'évolution*".

Dans son livre "L'ascendant de Darwin sur Freud", Lucille Ritvo relève deux idées clés des théories de Freud dont elle lie l'origine aux théories darwiniennes. Il s'agit d'abord de la notion même **d'évolution**, que Freud applique aux névroses et qui ancrent le point de vue génétique de la psychanalyse. Cette période historique, où la théorie darwinienne s'est largement imposée, verra se généraliser ce point de vue à toutes les branches de la biologie.

¹² Faust de Goethe, cité par Freud comme phrase finale de Totem et Tabou

¹³ L'ascendant de Darwin sur Freud – Lucille Ritvo- Gallimard 1990/1992

Le second thème dérive quant à lui de la seconde notion développée par Darwin et qui lui est plus spécifique, à savoir l'**adaptation**. La notion d'adaptation de Darwin, permet les reculs comme les avancées, la **régression**, comme la progression, et même la **fixation**. Tous ces thèmes largement retravaillés émailleront la théorie freudienne de l'inconscient, et lui donneront ce caractère particulier et innovant de "**dynamique** interne", dont l'importance est fondamentale pour la théorie analytique. Les théories de Darwin, par la place qu'elles font dans le contexte de l'adaptation, au "**conflit**" pour l'accès aux ressources dans le milieu naturel, créent dans les réflexions scientifiques de ce moment historique, un "air du temps" où Freud pourra puiser la notion de **conflit psychique**, et surtout la force que prendra ce concept dans la théorie psychanalytique. La notion d'ambivalence des motions sentimentales, et partant, des symboles totémiques, dont les anthropologues lui reconnaissent l'innovation est probablement à mettre en lien en même temps qu'avec le génie conceptuel de Freud, avec ce climat de l'époque

Plus tardivement, (1871), dans "**La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe**", Darwin en laisse entendre bien plus que ce que Freud reprend dans Totem. La phrase originale de Darwin, dite avec nombre de précautions oratoires est la suivante: *Chez les quadrumanes actuels, pour autant que l'on connaisse leurs habitudes, les mâles de certaines espèces sont monogames, mais ne vivent avec les femelles que durant une partie de l'année (...)d'autres restent associés à leurs épouses tout au long de l'année. D'autres sont polygames, comme les gorilles et chaque famille vit séparément, mais les familles habitant le même territoire sont probablement quelque peu sociales. D'autres espèces sont polygames, mais plusieurs mâles accompagnés chacun de ses femelles, vivent associés au sein d'un groupe. Nous pouvons en fait conclure que **la relation de promiscuité à l'état de nature est extrêmement improbable. L'appariement peut ne pas durer toute la vie mais seulement le temps nécessaire pour chaque naissance; si pourtant les mâles qui sont les plus forts et les plus capables de défendre ou d'assister leurs femelles et leurs petits devaient faire le choix des femelles les plus attrayantes, cela suffirait pour assurer la sélection sexuelle.***

*Donc en regardant assez loin en arrière dans le cours du temps et jugeant à partir des habitudes sociales de l'homme tel qu'il existe à présent, **l'opinion la plus probable est qu'il a vécu originellement en petites communautés, chacun avec une seule épouse ou s'il était puissant avec plusieurs, qu'il gardait jalousement contre tous les autres hommes. Ou bien il a pu ne pas être un animal social et cependant vivre avec plusieurs épouses comme le gorille chez qui on ne voit qu'un seul mâle adulte dans une bande, quand le jeune mâle grandit un affrontement a lieu pour la suprématie, et le plus fort chasse et tue les autres et s'établit comme chef de la communauté.***

Freud, étrangement, après avoir cité toute entière la conclusion de Darwin, choisit délibérément – et toute la psychanalyse le suivra, ainsi d'ailleurs que certains anthropologues, comme Lévi Strauss lui même nous le verrons plus loin – la seconde hypothèse, l'hypothèse qualifiée par Darwin de "moins probable", celle de la horde gouvernée par un seul mâle, le "modèle gorille". Pourquoi donc?

Voyons un peu plus loin la représentation que Freud se fait de la **racine mère de la culture**. D'abord la description du "premier repas totémique", *"peut être la première fête de l'humanité, serait la répétition et la **cérémonie commémorative de cet acte criminel mémorable, par lequel tant de choses prirent leur commencement, les organisations sociales, les restrictions morales, et la religion...**"* Et le descriptif de l'acte criminel

mémorable est le suivant: *"Un jour, les frères expulsés se groupèrent, abattirent et consommèrent le père, et mirent ainsi un terme à la horde paternelle. Réunis, ils osèrent et accomplirent ce qui serait resté impossible à l'individu. (...) Qu'ils aient consommé celui qu'ils avaient tué, cela s'entend, s'agissant de sauvages cannibales, (...) dès lors ils parvenaient dans l'acte de consommer à l'identification avec lui...(...)"*.

Là, comme l'indique Maurice Godelier,¹⁴ nous voyons se dessiner un motif pour expliquer le choix de "la horde", l'autre hypothèse, en effet, ne permet pas d'imaginer le meurtre du père, **pilier fondamental de compréhension du lien entre Œdipe et Culture...** et origine bien "réelle" de la culpabilité, matrice de la culture.

Après l'ingestion du père, le remord (venu d'où?) surgit chez des "sauvages" capables des pires crimes. Avec lui surgit la culpabilité, racine de la religion et de la culture, qui instaure **l'obéissance à une "loi du père mort"**. Comme si le passage de la nature à la culture s'était effectué en une seule génération, seulement par et pour les hommes (mais où sont les femmes?), et dans un surgissement d'une violence exceptionnelle Nous reviendrons dans d'autres circonstances, sur cette notion d'obéissance à la "loi du père mort", le père Oedipien de Freud, étant quant à lui bien vivant, objet des seuls souhaits de mort de la part de ses fils.

Dans une de ces notes de bas de page qui lui sont si chères, Freud reconnaît cependant, en se référant à Atkinson, un observateur des peuples primitifs, que *"les états de la horde originaires supposés par Darwin sont faciles à observer dans les troupeaux de chevaux sauvages et de bovins mais ils amènent à la désagrégation de la horde du fait de la lutte acharnée que les fils victorieux se livrent entre eux. De cette façon, une nouvelle organisation de la société (la culture) ne se produirait jamais.. sauf, -et c'est l'hypothèse d'Atkinson, qui, souligne Freud, ne disposait pas des découvertes de la psychanalyse-, moyennant l'intervention de l'amour maternel, lequel parvient à faire rester les fils au sein de la horde. Ceux-ci en échange de la tolérance dont il font l'objet, renoncent au désir à l'égard de leurs mères et de leurs sœurs..."*

Freud décidément ne peut pas imaginer dans le processus de production de la culture une place pour les femmes, même par l'intermédiaire de l'amour, et affirme: *il suffit seulement d'admettre que la troupe des frères qui s'ameutèrent était dominée par les mêmes sentiments contradictoires à l'égard du père que ceux que nous pouvons mettre en évidence, comme contenu de l'ambivalence du complexe paternel, chez chacun de nos enfants et de nos névrosés. Ils haïssaient le père mais ils l'aimaient et l'admiraient aussi. Après qu'ils l'eurent éliminé, qu'ils eurent satisfait leur haine et mené à bien leur souhait d'identification avec lui, les motions tendres ne pouvaient manquer de se faire valoir. (...) Il apparut donc une conscience de culpabilité coïncidant avec le repentir. (...) Ils révoquaient leur acte en déclarant défendue la mise à mort du père -du totem- et renonçaient à ses fruits en se refusant les femmes devenues libres. Ils créaient ainsi, à partir de la conscience de culpabilité du fils, deux tabous fondamentaux du totémisme qui pour cette raison ne pouvaient que concorder avec les deux souhaits refoulés du complexe d'Œdipe. (...)*

Ces deux tabous avec lesquels commence la moralité du genre humain, ne sont pas équivalents. Le ménagement de l'animal totem repose sur le sentiment, le père étant éliminé dans le réel, plus rien n'est à faire. C'est ce tabou que, plus loin dans le texte, Freud met à l'origine des religions diverses et même (surtout) du christianisme. L'autre, l'interdit de l'inceste a

¹⁴ Métamorphoses de la parenté – Maurice Godelier (op.cit)

*un fondement pratique fort. Le besoin sexuel des hommes ne les unit pas mais les divise. (...) Ainsi, **comme il n'y avait plus personne d'une force supérieure qui pût reprendre avec succès le rôle du père**, il ne restait plus aux frères, désireux de vivre ensemble, qu'à ériger l'interdit de l'inceste par lequel ils renonçaient aux femmes désirées et à cause desquelles ils avaient tué le père. Le tout au bénéfice dit-il de l'organisation des institutions, et de l'homosexualité qui avait bien du se constituer lors du meurtre....*

Freud conclut ce paragraphe par un plaidoyer pour l'**origine conjointe et simultanée du totémisme et de l'exogamie**. Mais il est étrange de constater à quel point, voulant se démarquer d'une lecture religieuse aryenne, Freud nous y plonge pour de longues années, la culture s'originant dans le péché originel étant peut être l'un des messages les plus prégnants de la Bible, avec celui, non moins présent chez Freud, de la femme, auteuse du trouble... (Si ce n'est que c'est toujours in fine le désir des hommes pour les femmes qui est porteur du trouble....). Nous nous trouvons là en présence peut être de l'un des mythes les plus universels....

Difficile de ne pas être troublée à la lecture attentive de ce texte, et tout particulièrement par ses connotations "sexistes" qui quoique devenues obsolètes, continuent à agir en filigrane du corpus théorique de la psychanalyse, mais il est vrai que je l'ai depuis toujours et quasi épidermiquement détesté. Plus je le relis, et plus je ne puis m'empêcher de penser qu'il pose question...

Et apparemment je ne suis pas la seule à qui il en pose....

Au commencement était le "JE"

Dans un livre intitulé "La divine origine", Dieu n'a pas créé l'homme, la psychanalyste chrétienne Marie Balmary considère pour sa part que ce qui fut créé par Dieu n'est pas l'homme mais bien le "je" proprement humain, le "je" dont elle fixe l'apparition la première fois qu'Adam répond à Dieu à la première personne, juste après **LA FAUTE**: après qu'ils aient mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, le fruit de l'arbre qu'on désire pour devenir connaisseur, pour devenir à l'égal de Dieu celui qui a l'expérience du bon et du mauvais.

15: "...ai entendu ta voix dans le jardin, ai eu peur parce que JE suis nu...."

Le premier "je" des peuples monothéistes, serait donc bien le "je" de la culpabilité et de la honte?

Freud reprendra cette théorie bien plus tard, dans "Malaise dans la culture", publié en 1929. Il y aurait beaucoup de choses à dire de ce texte, là aussi quant à ses présupposés culturels et anthropologiques, mais pour rendre justice à Freud d'une grande cohérence interne, et aussi pour éviter de tout lier au texte "Totem et tabou", je citerai une phrase clé des "intentions" : "**mettre en avant le sentiment de culpabilité comme le problème le plus important du développement de la culture, et démontrer que le prix à payer pour le progrès de la culture est une perte de bonheur, de par l'élévation du sentiment de**

¹⁵ La Bible, Genèse

culpabilité". La culpabilité est une nouvelle fois érigée en pilier originaire du développement de la culture. Pourtant, il ne s'agit plus ici d'établir une nouvelle fois l'Oedipe, et ses liens avec l'origine de la culture. Malgré de nombreux débats avec les anthropologues et particulièrement Malinowski, auquel Freud ne prend pas la peine de répondre personnellement, il considère avoir établi ce lien une fois pour toutes, et toute la suite de sa lecture culturelle et anthropologique ne se fera plus qu'à la lumière de l'Oedipe, devenu "structurellement" pourrait on dire **universel**.

Freud et Malinowski

S'il est une chose que l'on peut dire de ce débat, c'est qu'il a bien mal commencé....

Comme le souligne Bertrand Pulman¹⁶, *Il pourrait, a priori, sembler évident que l'anthropologie et la psychanalyse devraient entretenir des rapports privilégiés. En effet, ces deux disciplines occupent des positions voisines dans l'épistémè contemporaine: en induisant un décentrement du sujet, d'une part par rapport à ses propres références culturelles et, d'autre part par rapport à la conscience qu'il a de lui même, l'anthropologie et la psychanalyse convergent vers certaines des questions les plus fondamentales qui puissent se poser à propos de l'humain.*

Il faut pourtant bien constater que le dialogue entre anthropologues et psychanalystes s'est avéré relativement difficile, comme si les uns et les autres avaient souhaité conserver le monopole de cette étrange prérogative qui consiste à introduire le tourment au sein des sciences de l'homme.

En effet, si Freud de son côté dès la publication de Totem et Tabou en 1913, veut asseoir la prééminence des découvertes psychanalytiques: (¹⁷ *l'expérience psychanalytique jette dans cette obscurité un unique rayon de lumière. (...) nous devrions réussir à rendre vraisemblable l'idée que le système totémiste a résulté des conditions du complexe d'Oedipe*) pour expliquer la "racine mère de la culture", et assène ses découvertes d'une manière fort péremptoire, la réponse de Malinowski en 1923 l'est tout autant: ¹⁸ *"l'infection par la psychanalyse des domaines scientifiques voisins – notamment ceux de l'anthropologie, du folklore et de la sociologie – a constitué un processus très rapide et quelque peu inflammatoire. Les sectateurs de Freud, ou certains parmi eux, ont affiché un degré de dogmatisme et d'agressivité dans leur zèle missionnaire peu destiné à apaiser la défiance et la suspicion que provoque généralement toute nouvelle extension de leurs théories"*.

Par ailleurs et à d'autres moments, Malinowski s'accorde à reconnaître le génie et l'importance des trouvailles de Freud: ¹⁹ *"par mon analyse, j'ai établi que les théories de Freud non seulement s'appliquent à la psychologie humaine en général, mais aussi permettent de suivre de près la modification de la nature humaine que provoquent les différentes configurations de la société. En d'autres termes, j'ai établi qu'il existe une corrélation étroite entre le type de société et le complexe nucléaire qu'on y observe. Dans un sens, ceci constitue une confirmation du principal dogme de la psychanalyse. En même temps cela nous contraint à en modifier certains traits ou plutôt à les rendre plus élastiques. Pour parler de façon concrète,*

¹⁶ Anthropologie et Psychanalyse – Malinowski contre Freud (PUF 2002)

¹⁷ Totem et Tabou- Freud op.cit.

¹⁸ ibid

¹⁹ ibid, citant Malinowski dans Psychanalysis and Anthropology (1924 Psyché)

il apparaît nécessaire de souligner de façon plus systématique la corrélation entre les influences biologiques et sociales; de ne pas supposer que le complexe d'Œdipe a une existence universelle, mais d'étudier chaque type de civilisation, afin d'établir quel est le complexe spécifique qui y prévaut"....

Mais Freud ne répondra pas refusant d'entrer dans le débat, et confiant à Jones et à Geza Roheim le soin de contester l'essentiel de ses conclusions.

Si Pulman dans son livre affirme, analyse quelque peu "sauvage" à l'appui, que c'est "le traitement freudien" de la sexualité qui pose problème à un Malinowski, enfant déjà malade et fragile, qui ayant perdu un père très distant à l'âge de 14 ans, et ayant été très proche d'une mère à la personnalité particulièrement forte (?) aurait été empêtré dans son propre complexe d'Œdipe "mal résolu", il me semble que cette façon de faire évite de soulever quelques vraies questions posées par Malinowski. En particulier celles que le dogmatisme de Freud, pour qui le complexe d'Œdipe, vu comme le *schibboleth*²⁰ de la psychanalyse permettant de séparer les vrais analystes des hérétiques, a "fermées" une fois pour toutes à l'investigation authentique, nous allons le voir.

Néanmoins, on ne peut s'empêcher de voir, dans les interrogations et les propositions de Malinowski, des similitudes avec les questions restées présentes aujourd'hui. Peut être tout particulièrement la remise en question de la notion de culpabilité comme noeud de l'entrée dans la culture, question qui ne semble pas réellement travaillée par les auteurs à l'époque. A la lumière des connaissances et surtout du contexte idéologique et scientifique de l'époque, il n'était peut être pas possible à une psychanalyse débutante et décriée de les élaborer plus avant.

3. La théorie psychanalytique du complexe d'Œdipe, la formation du surmoi et de l'idéal du moi, instances "culturelles" qui lient l'individu avec le groupe.

²¹ Conformément à sa définition la plus complète, la psychanalyse désigne trois éléments: un procédé d'investigation de processus psychiques déterminés, les processus inconscients, une méthode thérapeutique appliquée aux "névroses" et une série de conceptions psychologiques qui peut avec le temps revendiquer la qualité de "science" (Freud dans *Théorie de la Libido* en 1923).

²⁰ Extrait de la Bible, Livre des Juges.: "On en vint à une bataille où ceux de Galaad eurent l'avantage et tuèrent grand nombre d'enfants d'Ephraïm. Après cela ils se saisirent des gués du Jourdain, et lorsque quelqu'un d'Ephraïm, fuyant du combat, venait sur le bord de l'eau et disait à ceux de Galaad Je vous prie de me laisser passer, ils lui disaient : N'êtes-vous pas d'Ephraïm? Celui-là répondant que non, ils lui répliquaient : Dites donc : *Schibboleth*. Mais comme il prononçait *sibboleth*, ne pouvant bien exprimer la première lettre de ce nom, ils le prenaient et le tuaient sur-le-champ; en sorte qu'il y eut bien quarante-deux mille hommes d'Ephraïm qui furent tués ce jour-là." Le terme de *schibboleth* est passé dans l'anglais où il est devenu synonyme de *mot de passe*. Les *schibboleths* sont ces signes de reconnaissance qui prétendent tout dire de vous, et malgré vous vous classent et peut-être vous condamnent. Miguel de Unamuno a consacré de belles pages à la dénonciation de *schibboleths* (in *El Caballero de la triste figura*, notamment). On assassine et on meurt encore pour des *schibboleths*.

²¹ Encyclopédie de la philosophie universelle (PUF 1992)

Il faut garder à l'esprit que la source principale de Freud pour construire sa théorie de l'appareil psychique, hors sa patientèle directe et indirecte (comme le "petit Hans", traité indirectement par des conseils à son père), n'est autre que lui-même. C'est en effet dans son auto-analyse²² qu'il met au jour nombre de notions devenues ensuite fondamentales en psychanalyse et en particulier le complexe d'Œdipe dont il "découvre" les signes entre l'été et novembre 1897.

²³*Comment Freud va-t-il organiser et comprendre ses découvertes sur son passé? En les universalisant et en dégagant leur structure symbolique. Ce n'est plus la chimie, l'archéologie ou la linguistique qui la fournissent mais la légende incarnée dans la tragédie. Après avoir pris ses exemples dans les règles qui ordonnent la combinaison des corps ou des mots, la fonction symbolique, que Freud pressent dans le rêve, se reconnaît dans le mythe, cet ensemble de règles qui ordonnaient pour les anciens la destinée humaine: "J'ai trouvé en moi aussi des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants (...) S'il en est bien ainsi, on comprend, en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité, l'effet saisissant "d'Œdipe Roi". (...) "Œdipe qui tue son père et épouse sa mère ne fait que réaliser un des vœux de notre enfance. (...) Nous nous épouvantons à la vue de celui qui a satisfait le souhait primitif de notre enfance, et notre épouvante a toute la force du refoulement qui, depuis lors, s'est exercé contre ces désirs. Le poète, en dévoilant la faute d'Œdipe, nous oblige à regarder en nous-mêmes et à y reconnaître ces impulsions qui, bien que réprimées, existent toujours. (...) Comme Œdipe, nous vivons inconscients des désirs qui blessent et auxquels la nature nous contraint. Quand on nous les révèle, nous aimons mieux détourner les yeux des scènes de notre enfance²⁴". Ainsi le mythe, comme le rêve et le fantasme, est une réalisation de désir. Ce seront des psychanalystes suisses réunis autour de Jung qui inventeront, (...) le terme de "complexe" repris par Freud en 1910. (...) Ce qui illumine Freud est le mythe d'Oedipe. Ce qu'il introduit dans les sciences humaines, c'est le mythe comme catégorie permettant de comprendre spécifiquement les liens interhumains.*

(...) L'application du mythe d'Œdipe à la psychologie de l'inconscient rencontre toutefois une difficulté dont Freud fait l'expérience vécue: Œdipe est une tragédie du destin; or l'homme moderne ne saurait croire à une fatalité extérieure. (...) Dans son auto-analyse, Freud trouve les résidus des sentiments oedipiens de son enfance, mais l'évidence oedipienne lui est imposée par les analyses de ses patients. Il règne entre l'une et l'autre une étroite interdépendance: son auto-analyse constitue, par rapport à sa pratique psychothérapeutique, un exercice d'administration de la preuve; réciproquement, les connaissances acquises dans sa pratique lui servent à s'analyser. (...)

*(...) Le problème d'Oedipe est celui de la filiation. Il se demande de qui il est né. L'oracle, la matérialisation de la voix intérieure, lui fait se poser la question. C'est là un aspect du problème qui hante tous les enfants: d'où viennent les enfants? On en retrouve l'écho dans des problèmes philosophiques: Qui suis-je? D'où vient l'Homme? **La réponse suppose que deux différences soient reconnues, celle des sexes et celle des générations.**(...)*

Le complexe d'Oedipe est un²⁵ ensemble organisé de désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. Sous la forme dite positive, le complexe se présente comme l'histoire d'Œdipe Roi: désir de la mort de ce rival qu'est le parent du même sexe et désir sexuel pour le personnage de sexe opposé. Sous sa forme négative, il se présente à l'inverse: amour pour le parent du même sexe et haine jalouse du parent du sexe opposé. En fait ces

²² L'auto-analyse de Freud - Didier Anzieu - (PUF 1959/88)

²³ ibid

²⁴ correspondance de Freud avec Fliess, et L'interprétation des rêves, cités par Anzieu.

²⁵ Vocabulaire de la Psychanalyse Laplanche et Pontalis (PUF 1967)

deux formes se retrouvent à des degrés divers dans la forme dite complète du complexe d'Œdipe.

Selon Freud, le complexe d'Œdipe est vécu dans sa période d'acmé entre trois et cinq ans, lors de la phase "phallique", (c'est à dire sous le primat du phallus comme organe ou équivalent d'organe dont sont pourvus fantasmatiquement les deux parents); son déclin marque l'entrée dans la période de latence²⁶. Il connaît à la puberté une reviviscence et est surmonté avec plus ou moins de succès dans un type particulier de choix d'objet.

Le complexe d'Oedipe joue un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité et dans l'orientation du désir humain. Les psychanalystes en font l'axe de référence majeur de la psychopathologie, cherchant pour chaque type pathologique à déterminer les modes de sa position et de sa résolution.

L'anthropologie psychanalytique s'attache à retrouver la structure triangulaire du complexe d'Oedipe, dont elle affirme l'universalité, dans les cultures les plus diverses et pas seulement dans celles où prédomine la famille conjugale. (Vocabulaire de la Psychanalyse de Laplanche et Pontalis),

Tout ceci nous démontre à quel point ce "schibboleth" de la psychanalyse, comme le disait Freud, est vu comme fondamental et explique la façon dont les psychanalystes y sont attachés. Du point de vue de la psychanalyse, le passage par le complexe d'Œdipe est le véritable moment fondateur pour le sujet de son entrée dans le monde de la culture, marqué par l'interdit et par la loi; c'est bien de la façon dont s'organise cette période charnière, où l'enfant entre dans le monde social, entre trois et six ans, qu'il s'agit.

1. Au plan de la différence des sexes

La manière donc le complexe d'Œdipe se "résout" pour Freud, est donc d'emblée différente pour le garçonnet et pour la fillette, et si au départ il admet une sorte de transposition possible entre les deux sexes, il la remet en question dès 1923 en soulignant la valeur de l'attachement préoedipien de la fillette à la mère, attachement qui devra être remis en question et le sera "grâce" à l'irruption du "complexe de castration"²⁷, découverte par la petite fille de sa castration comme un préjudice subi qu'elle cherche à nier, compenser ou réparer. *Il constitue donc pour la petite fille le moment d'entrée dans l'Œdipe, de la recherche qui la conduit à désirer le pénis paternel,(...) puis, par une sorte de glissement du pénis à l'enfant, le désir de recevoir un enfant du père,(...) puis de concevoir un enfant...*

Pour le garçonnet par contre, c'est la **menace** de castration par le père en réponse à ses activités sexuelles, qui *minera* le complexe d'Œdipe. L'angoisse de castration liée au complexe, en interdisant l'objet maternel, précipite la fin de l'Œdipe et la formation du Sur-Moi.

²⁶ Période qui va du déclin de la sexualité infantile jusqu'au début de la puberté et qui marque un temps d'arrêt dans l'évolution de la sexualité. On y observe une diminution des activités sexuelles, la prévalence de la tendresse sur les désirs sexuels, l'apparition de sentiments comme la pudeur et le dégoût et d'aspirations morales et esthétiques. (extrait du dictionnaire de la psychanalyse – Laplanche et Pontalis)

²⁷ Complexe centré sur le fantasme de castration celui-ci venant apporter une réponse à l'énigme que pose à l'enfant la différence anatomique des sexes, laquelle est attribuée (?) à un retranchement du pénis chez la fille. (ibid)

On le voit, pas de place dans la théorie freudienne, pour un quelconque "positif" du féminin. Le bébé n'est rien moins qu'un substitut de phallus (pénis) dont l'investissement narcissique est plus que surévalué. La capacité maternelle nourricière, créatrice, les seins et le ventre des femmes sont réduits à l'inexistence... Il y a bien un masculin, mais pas de féminin, (à un stade –qui va de trois à cinq ans- de l'organisation psychique infantile) l'alternative est "pénis ou rien"!!! Et c'est bien au niveau narcissique de la personnalité que Freud voit l'impact de la castration, c'est donc toute la future image de soi qui est engagée dans ce complexe.

La théorie freudienne, du point de vue du garçon, réfère la castration à ***l'ordre culturel, où le droit à un certain usage est toujours corrélatif d'une interdiction.*** *Dans la menace de castration qui scelle la prohibition de l'inceste, vient s'incarner la fonction de la Loi en tant qu'elle institue l'ordre humain.* (voir Totem et Tabou...) . Mais celle ci semble bien ne concerner que les seuls hommes ...pourvus du phallus....

En effet, Freud choisit une lecture très univoque tant du mythe d'Œdipe que de la tragédie de Sophocle comme nous le verrons plus loin.²⁸ La lettre à Fliess où apparaît pour la première fois l'Œdipe, fait suite au renoncement par Freud à sa "Neurotica", sa théorie de la séduction "réelle". Il la remplace par le fantasme de séduction. Or, dans les lettres de la même période, (de son auto-analyse), il retrouve le souvenir de sa propre séduction par sa nourrice. *Est ce pour éviter de s'engager dans l'idée d'une séduction par un agent féminin que Freud choisit de renoncer à la théorie de la séduction?*²⁹ Œdipe sera toujours présenté comme l'auteur de ses actes, et Freud ne fera jamais aucune allusion à l'abandon dont il fut victime enfant, de même qu'au sexe féminin de la Sphynge qu'il choisit de voir comme un représentant du père, refusant d'y voir une figure maternelle archaïque pourtant omniprésente dans la mythologie (voir chapitre 5). *Au lieu de s'engager en direction d'une figure féminine pourvue d'un pouvoir d'initiative, Freud préfère placer Œdipe comme sujet du désir incestueux et enfermer la mère (et avec elle toutes les petites filles et toutes les femmes) dans une position d'objet.*

L'activité – dans le sens du couple actif/passif - des petites filles lui crèvera pourtant les yeux, il en parle par exemple en 1933 dans le texte "de la féminité", en des termes non équivoques: *On retire aussi l'impression que la petite fille est plus intelligente, plus vive que le garçon du même âge, elle va davantage à la rencontre du monde extérieur et fait, à la même époque des investissements d'objet plus forts.* Mais il ne voudra en tirer aucune conclusion procédant le plus souvent par annulation de ses remarques cliniques pourtant fort judicieuses.....

Du fait de l'étape supplémentaire imposée à la fillette, Freud lui annonce un parcours oedipien qui ne la mènera que difficilement –voire jamais- à la liquidation du complexe –sauf à devenir mère elle même- et prévoit pour les femmes **un sur-moi dont la formation ainsi compromise ne parviendra ni à la puissance ni à l'indépendance nécessaire:** " elles ont moins le sentiment de la justice, elles sont moins réalistes, plus subjectives" (sic!).....

2. Au plan de la place du sentiment de culpabilité

²⁸ Encyclopédie Philosophique Universelle- Oedipe (complexe d'-) M. Schneider

²⁹ ibid

Freud attribue donc au complexe d'Œdipe un effet fondamental sur la construction de la personnalité par la constitution dans son déclin de ces instances majeures que sont le Sur-moi et l'Idéal du moi.

Sur-Moi:³⁰ son rôle est assimilable à celui d'un juge ou d'un censeur à l'égard du Moi. Ses fonctions sont la conscience morale, l'auto-observation, la formation d'idéaux. Il est défini comme l'héritier du complexe d'Œdipe, et se constitue par intériorisation des exigences et des interdits parentaux. C'est une instance qui incarne la loi et interdit qu'on la transgresse: l'enfant renonce à ses désirs frappés d'interdit et transforme son **investissement sur** les parents en **identification à** ceux-ci. Ce faisant il intériorise l'interdiction. Par la suite, ce sur-moi se voit enrichi des apports des exigences sociales et culturelles. Il ne se forme pas directement à l'image des parents, mais bien à l'image du sur-moi de ceux-ci et devient ainsi le représentant de la tradition, et de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations. Une partie de la personne, intériorisée, s'oppose à l'autre, et la juge de façon critique. Il faut noter que le sujet peut n'être pas conscient de ces sentiments qui cependant l'habitent.

Idéal du Moi:³¹ Si le sur-moi correspond à l'autorité, l'idéal du moi correspond à la façon dont le sujet doit se comporter pour répondre à l'attente de l'autorité. L'idéal du Moi est une instance particulière au sein du sur-moi, un modèle auquel le sujet cherche à se conformer. Il résulte de la convergence du narcissisme (l'idéalisation du moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. Cette instance est de ce fait, au principe de la constitution des groupes humains, et de la soumission à un leader ou du partage d'un objectif.

On voit donc dans la lecture Freudienne, la place centrale occupée par la culpabilité et les sentiments qui y sont associés, celle-ci étant nécessaire à la constitution intra psychique de l'instance de la transmission culturelle. On peut dire que pour Freud, le ³²*surmoi est au centre du fondement de la civilisation en tant qu'il est le creuset des valeurs transmises de génération en génération.(...) Il apparaîtra comme le dénominateur commun, trans-subjectif et trans-générationnel de l'ontogénèse et du processus civilisateur qui occupe une place si cruciale dans la réflexion terminale de Freud. (...)*

3. Au delà de la vision de Freud, une lecture du Sur-Moi culturel aujourd'hui.....

Si le surmoi ne se forme pas à l'image (directe) des parents, mais bien à l'image des surmoi de ceux-ci, le sujet apparaîtra comme le maillon d'une chaîne de transmission et de transformations psychiques portées par des processus identificatoires de nature différente en fonction des étapes successives de la constitution de l'appareil psychique.

La manière dont le rapport entre la dimension sociale du surmoi et le surmoi culturel s'établit interroge donc les liens réciproques entre l'individu et le groupe. Nous pourrions penser le surmoi culturel comme un concept limite au carrefour de l'intra et de l'inter-psychique, liant entre eux les différents temps de l'histoire identificatoire du sujet.

³⁰ Vocabulaire de la psychanalyse.. op.cit

³¹ ibid

³² Penser le sur-moi culturel aujourd'hui–Nicole Minazio–Revue française de psychanalyse 5/2000

Une vision plus générale de "l'Œdipe": Kaës et l'insoutenable pensée de la différence

Dans son introduction au livre qu'il publie avec ses collaborateurs, René Kaës commence par passer en revue l'évolution de la conception de la différence culturelle par la psychanalyse et les psychanalystes. Il note que ³³*les premiers travaux s'attachent à la fois à penser l'origine de la culture et d'en comprendre les composantes psychiques qui y sont associées. Leur propos est aussi de montrer en quoi les hypothèses fondatrices de la psychanalyse peuvent être appliquées à d'autres champs que celui de la psyché individuelle, et ont de ce fait une portée universelle.*

Il rend hommage à Devereux qui a *introduit au problème des rapports entre le contre-transfert et la méthode, et a par là tenté de répondre à la question: d'où tenez vous ce que vous avancez, quelle est la source de ce savoir, êtes-vous en mesure de reconstituer le chemin parcouru? Devereux propose que l'explication d'un phénomène doit procéder d'une **analyse double**, mais jamais simultanée des faits, et d'une manière qui mette bien en évidence la complémentarité des deux points de vue, anthropologique et psychologique. La condition de la science est de penser sa propre façon de penser l'autre. (...) Mais tout comme la condition pour se penser est le lien à l'autre, **elle ne peut accéder à la pensée de sa façon de penser l'autre que par le moyen d'une confrontation avec une autre discipline.***

Kaës parle de la pensée de la différence en soulignant la menace de rupture dans l'état bienheureux du narcissisme primaire, et de la croyance initiale dans la totale bonté de l'objet commun qu'elle implique, ainsi que la violence fondamentale qui s'attache à ses enjeux de rejet et d'exclusion. Il souligne toutefois sa fonction structurante dans la formation de l'identité....

Il désigne les trois formes de la différence en les constituant sur la base d'oppositions. *La première est l'**opposition humain/non humain** qui organise les identifications fondamentales du sujet à l'humain. La seconde opposition est à l'intérieur de l'humain, **dans la différence des générations et la différence des sexes: la psychanalyse a donné à ces deux différences la valeur d'un invariant anthropologique, dont le rôle structurant est fondamental dans l'organisation de la vie psychique. L'élaboration psychique de la différence des sexes organise le rapport du sujet au manque et au désir. La différence des générations l'introduit à la temporalité et à la conscience de sa finitude.***

*Je rajouterai que le contact conscient avec les différences liées à la seconde opposition reste tout au long de la vie du sujet une **blesseure prête à se rouvrir à chaque instant**. Elle représente un travail psychique difficile, jamais achevé, et que tout sujet normalement constitué "tient à distance" au maximum par le moyen de l'organisation de défenses psychiques plus ou moins rigides.....*

*La troisième opposition s'organise sur la base des **différences dans l'ordre des appartenances sociale et de la culture, elle introduit le sujet à ses repères identificatoires, aux identités partagées, aux alliances psychiques narcissiques et défensives***

³³ "Une différence de troisième type" in Kaës et coll: *Différence culturelle et souffrance de l'identité* (Dunod – 1998)

nécessaires à la vie en commun, aux renoncements que chaque culture exige pour fonder son ordre symbolique propre.

Alors que les deux premières différences ont un fondement biologique irréductible, interprété quant à son sens par chaque sujet et chaque culture d'une manière singulière, la troisième différence est d'un autre type: elle n'a pas de fondement biologique, sa transgression n'est ni incestueuse(comme dans le cas de la transgression liée au rapport sexuel transgénérationnel) ni monstrueuse (comme dans le cas lié à des rapports sexuels avec des animaux), mais elle tend à se représenter comme telle, sur le modèle des deux autres.

Nous voyons ici une théorisation plus récente du complexe d'Œdipe qui, "glisse" d'une définition précise et "historique" vers une conceptualisation de l'épreuve à traverser par tout être humain en tant qu'il a à se situer et à se définir dans le monde comme être humain, sexué et inscrit dans une génération. Bien évidemment ce concept là est beaucoup plus ouvert et son utilisation en terme "d'invariant" moins directement choquante...

Écoutons cependant Bernard Saladin d'Anglure répondre à André Green sur ce terrain:
³⁴ *J'emprunterai à André Green sa conception de l'identité: filiation et sexualité seraient selon lui les principaux registres mis en cause par l'acquisition de l'identité. A chacun correspond des fantasmes: fantasme du "roman familial" pour se doter d'une filiation plus illustre que celle des parents, et "fantasme transsexualiste" pour s'appropriier le sexe opposé. Ces deux problématiques renvoient au complexe d'Oedipe, constituant la double différence, celle des générations (parents-enfants) et des sexes, qui conduit à une bisexualité psychique. Celle ci entre en conflit avec l'identité sexuelle et est combattue par le refoulement. Or les deux registres mentionnés, filiation et sexualité, à partir desquels se constitue le modèle oedipien, sont justement ceux où les Inuit ont développé des coutumes parmi les mieux enracinées dans leur culture ancestrale, à savoir la transmission au nouveau-né du nom d'ascendants morts (ou vivants) avec leur statut parental, ce qui attribue à l'enfant une filiation fantasmatique et, d'autre part une identité multiple, puisque chacun des noms qu'il reçoit lui donne une identité différente. Il hérite aussi bien souvent d'une identité sexuelle fantasmatique, en raison du sexe opposé de ses éponymes, ou des circonstances de son développement foetal et de sa naissance. Il est donc remarquable que chez les Inuit, ce soit la société qui fantasme à propos de la filiation et du sexe de l'enfant, alors que la théorie freudienne repose à l'inverse sur le fait que c'est l'enfant qui fantasme sur son sexe et sur sa filiation..*

Le complexe d'Œdipe version Freud, encore d'actualité pour les psychanalystes eux mêmes?

Dans un ouvrage écrit en 1995³⁵, le même André Green, dans une sorte de réponse à Maurice Godelier qu'il cite abondamment, reprend les écrits de Freud et tout particulièrement la notion du parricide dans Totem et Tabou pour considérer que cette notion doit être conservée dans la nosographie psychanalytique en particulier lorsqu'elle s'applique à l'interprétation culturelle et à l'anthropologie. " *Pourquoi ne pas se passer d'une hypothèse – le parricide- que rien ne vient soutenir? Parce nous demeurons sensibles à certains arguments de Freud. Il n'y a pas de société où les esprits ne jouent un rôle important et où les ancêtres morts n'occupent pas une fonction qui inspire crainte et respect. C'est donc essentiellement autour de cette peur universelle de la mort, non seulement comme terme de la jouissance, mais aussi*

³⁴ Réflexions anthropologiques à propos d'un troisième sexe social chez les Inuit (2006)

³⁵ André Green- La causalité psychique - Odile Jacob 1995

comme lit de justice, comparution devant le tribunal des ancêtres, que le parricide se laisse deviner, en amont pour ainsi dire. L'anthropologue n'étudiant effectivement que des sociétés où la prohibition de l'inceste est en vigueur, celle-ci est en elle-même une solution qui fait d'une pierre deux coups, elle prévient explicitement l'inceste et implicitement le parricide, si l'on admet que la cause primitive qui rend le parricide irrésistible est celle qui sous-tend le désir incestueux: la jouissance de la mère. Les arguments de Godelier sont indiscutables. La sexualité est bien facteur potentiel de désordre et de chaos social, mais la mort du père a le même effet de par la dissolution possible des interdits qu'elle peut entraîner. Les vœux de mort s'accompagnent de l'idée que la levée de l'obstacle que le père représente ouvre la voie à un bonheur sans partage. Le père en l'occurrence, de par le pouvoir qu'il a de jouir de la mère, est l'objet de son vivant d'un ressentiment sans commune mesure avec la rivalité entre les frères qui n'ont pas le même privilège. Le père ferait "oublier", par l'intensité du sacrifice qu'il impose, les conséquences désorganisatrices de la suppression des interdits que sa disparition entraînerait. En somme si nous reconnaissons les causes mises en avant par Godelier, elles ne nous paraissent pas pour autant suffisantes, sans que nous les tenions, le moins du monde, pour secondaires. **Nous admettons que les faits venant à l'appui de la thèse du parricide sont illisibles, mais nous ne considérons pas pour autant que cette illisibilité est nécessairement le signe d'une inexistence.** Nous serons forcés d'accepter l'idée qu'une telle notion relève, pour le moment de l'hypothèse heuristique.....(...)

De fait, comme on a pu le voir, cette hypothèse, -celle du parricide- est bien celle qui permet l'ancrage de la culture dans la culpabilité du meurtre... "Le repas totémique – c'est le père qu'on est en train de manger- peut être la première fête de l'humanité, serait la répétition et la cérémonie commémorative de cet acte criminel mémorable, par lequel tant de choses prirent leur commencement, les organisations sociales, les restrictions morales, et la religion".

On voit donc qu'au delà des découvertes et du travail qu'a réalisé l'anthropologie depuis ce siècle, au delà de la logique même, il paraît impossible de retrancher ne fût-ce qu'une parcelle de la théorie freudienne, sans craindre de remettre en question l'édifice tout entier. On voit aussi à quel point il semble impossible aux théoriciens de la psychanalyse d'intégrer dans leurs conceptions une différence culturelle qui serait radicale, en ce que par exemple, elle découplerait la culture de la culpabilité et de la faute. On voit bien comme il peut être difficile de penser hors de ses propres schémas de base, hors d'une certaine lecture du monde qui à la fois nous permet de lire et de comprendre le (notre) monde – pour les psychanalystes, comprendre leurs patients- mais aussi nous contraint à une certaine lecture "dé-finie" par notre origine propre.

4. La psychanalyse est avant tout (?) une méthode thérapeutique.

Un exposé présenté en 2006 dans le cadre du certificat "santé mentale en contexte", par Eléonore Armanet, sur la base de l'interview d'une femme maghrébine dont la "paranoïa" a été traitée par des guérisseurs et un Imam m'a profondément interpellée.

A la première lecture, ce texte provoque un choc. Il me semble que ce texte soulève une question et attaque une représentation –culturelle- qui est inscrite en nous: **quel est le sens du soin?** Et du soin psychique en particulier.... Cela m'a amené les réflexions suivantes....

Là où les occidentaux que nous sommes concevons le soin – et **la psychanalyse** en est la représentation extrême- dans sa dimension de "faire émerger plus d'authenticité individuelle", de réconcilier le patient avec ses parts personnelles, cachées, ou inacceptées, on voit bien dans ce texte que c'est d'une toute autre conception qu'il s'agit. Et au moment de la lecture je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'enfermement majeur: la tentative de différenciation que se permet la personne interrogée (elle se marie par amour et sort ainsi de son clan familial) se solde par une grave symptomatologie "paranoïde", qui sera traitée par un retour au religieux, un retour dans la norme sociale, un effacement de la différence, impulsé et soutenu par les guérisseurs. Ceci est évidemment "ma" lecture personnelle de cette histoire, à aucun moment la patiente, pourtant dûment interrogée, ne donne d'élément qui permette d'imaginer qu'elle pense les choses comme moi.... A noter que ce traitement semble par ailleurs extrêmement efficace sur les symptômes et donc sur la douleur psychique.

Le projet traditionnel (coutumier) de soin conçoit **la guérison comme un retour à la normale, à ce qui était avant**. La valeur première dans la hiérarchie des valeurs collectives est **la stabilité du groupe social**. Le soin coutumier cherche à **produire du déjà vu, du connu**, du même....On pourrait dire qu'il est **parfaitement adapté** à une société de type tribal, composée de petits groupes liés dans un **projet d'économie collective**, et où chaque individu "n'est rien sans sa famille".... Le retour dans le giron culturel, traditionnel, familial, est donc le projet le plus thérapeutique qui soit. Et la réinscription de la personne dans un "temps circulaire" – "ce sont toujours les mêmes (âmes) qui reviennent"- où se mêlent présent et passé, fait partie du projet de soin.

La lecture du livre de P. J. Laurent "Les Pentecôtistes du Burkina Faso", nous montre la même chose: pour les personnes, renoncer à la vie coutumière qui vise à maintenir à tout prix la cohésion sociale, implique qu'ils puissent trouver une "autre scène" où la sortie de la coutume peut être aménagée, dans ce cas par l'adhésion à une religion monothéiste qui transforme leur rapport au monde lequel devient un monde au "temps linéaire": "on ne reviendra pas"....

Le **projet psychanalytique par contre**, inscrit dans un monde du Livre et des religions monothéistes, **visé explicitement l'augmentation de l'autonomie de l'individu même vis à vis de ce qu'il nomme "ses contraintes inconscientes"**. Il vise à **créer du différent, du nouveau**, Il se construit comme un projet strictement individuel, qui vise avant tout à plus de lien entre le sujet et lui même, et plus de laxité/liberté dans les liens du sujet avec ses objets, un projet d'individuation "contre" le groupe....

Sans doute est-ce un projet de soin "moderne", né et inséré dans la culture individualiste d'une société de "consommateurs", sujets très différenciés, vivants dans une **économie capitaliste**, et dans un monde où la hiérarchie des valeurs met en avant le bonheur individuel.

5. A propos du mythe d'Oedipe

Dans un livre intitulé "Œdipe philosophe", Jean Joseph GOUX³⁶, après avoir déploré l'univocité de la position freudienne, qui refuse "*d'attendre d'une meilleure intelligence de la logique mythique un éclairage sur la formation du complexe, et qui postule que c'est ce dernier*

³⁶ voir aussi l'article de Jean Melon, Œdipe à la lumière des rites de passages, in RBP n°43

qui explique le mythe", nous propose au contraire de retrouver le "savoir du mythe capable d'interroger l'expérience psychanalytique".

Sa thèse: *C'est le mythe d'Oedipe qui explique le complexe; c'est à l'intérieur d'une certaine **institution historique** de la subjectivité, dans le cadre d'un dispositif symbolique singulier que quelque chose comme le "complexe d'Œdipe" a pu insister et être décrit. C'est parce que l'Occident est oedipien que Freud a découvert l'Œdipe.*³⁷

Mythe régulier, et mythe dérégulé (un)

La ressemblance frappante entre tous les mythes du héros masculin dans les cultures différentes a donné lieu à plusieurs tentatives de dégagement d'un "monomythe", intrigue type sous jacente à tous ces mythes. La similarité tant des motifs principaux que de l'articulation générale de l'histoire, depuis les conditions de la naissance, jusqu'à la conquête du pouvoir, le mariage et la mort, autorise à poser l'existence d'un monomythe du héros masculin, qui est un mythe type d'investiture royale.

S'appuyant sur l'analyse de trois principaux mythes grecs d'investiture royale, formellement et culturellement "parents" du mythe d'Œdipe, les mythes de Persée, Bellérophon et Jason, et reprenant les travaux de Dumézil, Jean Pierre Vernant et Pierre Vidal Naquet entre autres, il redéfinit la structure type du monomythe grec.

1. Un roi craint qu'un homme plus jeune, né ou à naître, prenne sa place, comme un oracle le lui a prédit. Il cherche alors par tous les moyens à éviter la naissance de l'enfant ou à éloigner celui-ci.

2. Le futur héros échappe au projet meurtrier du roi. Bien plus tard pourtant il se retrouve dans une situation où un autre roi, de nouveau cherche à le supprimer. Mais ce deuxième roi ne se résout pas à commettre le crime lui-même et il assigne au héros une tâche périlleuse où celui-ci devrait normalement perdre la vie.

*3. L'épreuve est un combat contre un monstre **femelle**. Tous les monstres qu'affrontent les héros sont terrifiants et présentent entre eux une parenté dans la généalogie mythique, ils (ou plutôt elles) résultent d'accouplements souvent incestueux ou se croisent la terre et la mer. Le héros réussit à vaincre le monstre, mais **jamais seul**. Il est aidé par un ou des Dieux, un ou des sages et des devins, sa future fiancée....*

4. La victoire sur le monstre conduit le héros à un mariage avec la fille d'un Roi.

La comparaison avec le mythe d'Œdipe nous amène à pointer les différences suivantes.

1. Au second temps du mythe, nous ne trouvons pas "l'épreuve imposée par le roi" qui devrait en toute logique perdre le héros, mais plutôt le "meurtre" (sordide et accidentel) d'un roi qui ne se fait pas reconnaître pour tel.

2. La confrontation risquée avec la Sphynge, le monstre femelle (non dénuée d'une charge sexuelle comme le laissent voir certaines représentations de la dévoration qu'elle faisait subir aux malheureux qui n'avaient pas pu trouver la solution de l'énigme) ne représente pas une épreuve imposée par un roi et volontairement affrontée par le héros au péril de sa vie, elle arrive

³⁷ Œdipe Philosophe op cit.

presque par hasard: "*la Sphynge surprenait les jeunes thébains seuls, en dehors de la ville ou volait jusqu'à la citadelle et guettait là ses victimes*"³⁸... La victoire s'obtient sans assistance ni des Dieux, ni des sages, ni de la fiancée.

3. Ce n'est pas par sa force physique ou par son exceptionnel courage qu'Œdipe emporte la victoire, mais en prononçant une seule parole qui amène le suicide de la Sphynge....

4. Œdipe ne se marie pas avec la fille d'un roi, mais avec l'épouse du roi qu'il a tué sans le savoir.

La réussite d'Œdipe est **autodidacte** (il n'a pas été initié), **athée** (il ne compte pas sur l'aide ni des devins ni des Dieux), et **intellectuelle** (c'est la puissance de sa jeune intelligence qui l'emporte sur le savoir ancestral de déchiffrement des signes). Sophocle, qui écrit Œdipe Roi et ensuite Œdipe à Colonne, évoque la notion d'une faute commise dans l'innocence morale, **la question de la conscience individuelle**. Par la même il ouvre au décalage du regard devenu rebelle de l'homme qui choisit de penser par lui même, et se révolte à l'idée d'être le jouet des Dieux. Et ceci n'est sans doute pas innocent dans le choix d'"Œdipe" pour nommer ce complexe central de l'homme, du sujet, choix qui a été immortalisé par Freud mais qui avait déjà été cité par l'un ou l'autre dans la même période.

Il ressort de l'analyse que "*c'est celui qui ne tue pas le monstre femelle en un sanglant combat qui aura pour destin d'épouser sa propre mère....*", nous dit Jean Joseph GOUX. Il va plus loin, et retourne aux arguments du conflit Freud/ Jung, en disant :*le monsticide est le grand impensé de la doctrine freudienne (...) et ce que perçoit Jung d'une façon parfois obscure et déroutante, c'est la constance extraordinaire et la centralité d'un motif que Freud n'explique pas: la lutte du héros avec le monstre. Il n'est en effet guère possible d'interpréter ce meurtre héroïque qui implique le "sacrifice" du héros, comme un substitut du meurtre du père, puisque toutes les stipulations mythologiques en font des dragonnes, des monstres femelles, habitant dans une caverne, etc...Jung cherche du côté de la mère, sombre enveloppante, étouffante, celle qui attache et fascine le fils, et le retient en arrière, reptile noir, sombre des profondeurs marines et cavernueuses (image que la théorie freudienne reconnaît d'une façon plus édulcorée sous le terme de "mère phallique" mais qui est probablement plus proche de la conception Kleinienne*³⁹ de la mère archaïque).

La victoire contre le monstre, exploit typique, universel, des innombrables héros des mythologies, a donc le sens profond d'un matricide. C'est le matricide qui est universellement tenu pour la tâche la plus difficile, l'exploit central qui fait le héros, "l'homme", autorise au mariage et habilite à la royauté.

Constatant que l'intrigue du monomythe est très différente du conflit oedipien, entre autre parce qu'il n'est pas un mythe de l'interdiction paternelle, mais bien un **mythe de l'absence du roi qui impose l'épreuve** (de la disparition du père ou de sa fonction?), Jean Joseph GOUX dira du mythe d'Œdipe *qu'il est un mythe d'esquive de l'initiation masculine, ou d'investiture royale ratée. La libération du féminin reste inaccomplie dans le destin d'Œdipe, il est celui qui ne délivre pas la fiancée. Le suicide de la Sphynge est la colère du dépit amoureux, retournée contre soi, du monstre noir qu'aucune métamorphose libératrice de la vérité nuptiale du féminin n'accomplira plus désormais.*

³⁸ Dictionnaire de la Mythologie - Grant et Hazel (Marabout 1975)

³⁹ voir Mélanie Klein - La psychanalyse des enfants - PUF 1959 /1982

Cependant, il nous rappelle aussi que le suicide de la Sphynge devant le dédain de la raison humaine proféré par Œdipe, s'il figure par là même la sensibilité incomplète, involuée et atrophiée du féminin dans notre monde oedipien moderne, représente aussi **la victoire inaugurale de la raison philosophique et de la conscience de soi**. Lorsque Sophocle écrit ses tragédies, de même que lorsque Francis Bacon⁴⁰, deux mille ans plus tard, ouvre la porte à une nouvelle façon de voir, nous assistons par deux fois à ce moment clé de l'histoire de la pensée occidentale: moments que Goux appelle "anthropocentrement".

*La tragédie grecque dans son essence présente toujours ce même soubassement: la loi non écrite des Dieux l'emporte sur la présomption des hommes. Pour Sophocle et les spectateurs Athéniens de ses tragédies, celles ci prennent bien une signification polémique, comme l'expression de l'histoire du rationalisme au Vème siècle avant JC. Œdipe est une figure de l'homme nouveau, qui compte sur sa propre intelligence, qui place l'homme au centre, préfiguration de l'esprit démocratique. Son langage comme son attitude face aux Dieux et à l'existence est celui de l'athénien éclairé, humaniste, affranchi des anciennes croyances. Le destin d'Œdipe est tout entier placé sous le signe du "par soi même", on ne peut s'empêcher de voir là l'émergence d'un nouveau sujet, l'individu singulier, le sujet autonome. La trajectoire d'Œdipe s'inscrit comme un mouvement d'auto-réflexion, d'auto-connaissance, et d'individuation qui coïncide avec la conquête du pouvoir, y compris ce pouvoir extrême de posséder sa propre mère, jusqu'au retournement final dans l'acte d'auto-aveuglement. **Œdipe est celui qui prétend au savoir par sa seule réflexion, qui entend penser par soi même et ne pas recevoir d'un autre une tradition transmise de génération en génération. Il récuse le savoir des pères et des sages, aussi bien que l'assistance des Dieux. Ce refus s'exprime en un idéogramme mythique: le parricide.***

L'initiation esquivée, le père mort, annoncent le "connais toi toi-même" de Socrate et deux mille ans plus tard, le "sapere aude" de Kant. C'est l'effacement, la carence, le meurtre du père réel qui rendra possible l'accès au guide intérieur et à l'auto-nomie. C'est de l'autonomie du fils que naît la philosophie. Ce mode de pensée nouveau, essentiellement occidental, hérité de la Grèce du Vème siècle, et retrouvé au XVIIème, correspond à un ébranlement anti-patriarcal ou l'on peut déchiffrer déjà les traits caractéristiques de l'instauration de la démocratie et de ce mode de pensée spécifique de nos sociétés "filiarcas"....

L'Œdipe, en rupture avec la tradition, marque les débuts d'un nouvel "ethos" spécifique, mais pas la disparition des autres modes de pensée. En effet, c'est le matricide symbolique que reproduisent tous les rites d'initiation à l'adolescence des cultures coutumières, et d'une manière plus générale tous les modes d'initiation, quelles que soient par ailleurs les différences parfois très grandes dans le degré d'élaboration des symboles.

⁴¹ *On y retrouve toujours les thèmes de la séparation, de la descente dans le monde des morts ou de la régression ad uterum, de l'épreuve sanglante, de la mort provisoire, de la renaissance ou de la résurrection.(...) La phase centrale, le noyau profond de toute initiation est constituée par le rite qui symbolise la mort du néophyte, suivie après un temps d'incertitude et de deuil de son retour parmi les vivants, comme une "seconde naissance". (...) La mort traversée par le postulant, (ou l'adolescent) , correspond à une phase de morcellement , de désagrégation, sans laquelle la recomposition de l'identité sur une base nouvelle ne peut avoir*

⁴⁰ Voir Annexe, Francis Bacon.

⁴¹ Goux, op cit

lieu. Il subit un supplice qui doit laisser une trace indélébile, une mutilation (circoncision, scarification, et autres parfois bien plus sanglantes...).

*Mais la descente dans le monde des morts est ce qui permet la rencontre avec les Ancêtres. Il n'y a pas de résurrection sans qu'un savoir ne soit révélé. L'agrégation à une communauté des hommes adultes coïncide avec l'acquisition d'une nouvelle identité, rendue possible par la réception d'un enseignement sacré. Les traditions les plus vénérables de la communauté, ses rapports mystiques avec les êtres divins depuis l'origine des temps sont transmises au nouvel initié. Graduellement lui sera dévoilé le noyau le plus secret de la conception du monde de la collectivité à laquelle il appartient, les mythes fondateurs de la tribu, l'histoire du Grand Ancêtre dont l'existence et les aventures immémoriales sont à l'origine de la lignée à laquelle l'initiation le rattache. Ce savoir est acquis au cours de cérémonies et d'épreuves, qui ménagent par diverses techniques, une rencontre émotionnellement intense avec les choses tenues pour sacrées et dans lesquelles la peur devant le mystère joue un rôle important. Les métaphores de gestation, régénération, accouchement font de l'initiation une seconde naissance, par les esprits, les ancêtres, les pères. **Voici la dimension essentielle de l'initiation, parvenir à l'état "d'homme", ne plus être enfant de sa mère pour devenir le fils du père.***

6. Vignettes "cliniques" anthropologiques (études de cas...)

Et il est temps ici de faire un petit retour "à la clinique"... parmi la diversité des mythes "réguliers" et en particulier, de revenir à l'anthropologie pour un tour d'horizon de quelques différents "modèles de la conception des humains ordinaires". Nous explorerons ainsi quelques possibilités de filiation, première composante de la parenté.

Quelques préalables de vocabulaire:

Parenté: Ensemble des liens biologiques et/ou sociaux qui naissent de l'union de personnes, -le plus souvent de sexes différents- et qui déterminent l'appartenance et l'identité sociale des enfants qui naissent de cette union ou sont adoptés en son sein. Ces liens sont de deux sortes, liens de consanguinité, c'est à dire des liens avec ascendants et collatéraux, et des liens d'affinité, créés par le mariage ou d'autres formes d'union entre personnes de sexes différents voire de même sexe. La parenté se définit par six composantes, la filiation (descendance), l'alliance, la résidence, les terminologies de parenté, les représentations du processus de conception des enfants, les interdits sexuels. Nous explorerons quelques unes de ces composantes....

Parentalité: désigne l'ensemble culturellement défini des obligations à assumer, des interdictions à respecter, des conduites, des attitudes, des sentiments et des émotions, des actes de solidarité et/ou d'hostilité qui sont attendus ou exclus de la part d'individus qui – au sein

d'une société caractérisée par un système de parenté particulier et dans un contexte historique donné- se trouvent vis à vis d'autres individus dans un rapport de parent à enfant.

Maurice Godelier souligne l'importance mais aussi la relativité des normes de conduite, et des valeurs positives ou négatives attachées dans chaque société aux diverses positions de parenté. C'est sur ce socle, chaque fois différent, que sont construites pour chaque société ou époque, les images des figures idéales (le père idéal, la fille modèle, etc...) ou au contraire leur contre-partie négative, (la mère indigne, le fils ingrat, etc...).

Traditionnellement sept fonctions sont repérées, que, reprenant Godelier, je citerai rapidement, pour montrer que ces fonctions sont divisibles, partageables et peuvent être redistribuées de façons très diverses en fonction des cultures, des moments historiques, des représentations qu'une société se fait des rapports de parenté, mais aussi en fonction des formes du pouvoir qui règnent dans cette société.

1. **Concevoir et/ou engendrer l'enfant.** Ceci concerne les parents bien entendu, mais aussi les ancêtres, vivants ou morts, et les acteurs non humains, comme les esprits ou les divinités.
2. **Elever, nourrir et protéger** l'enfant jusqu'à l'âge adulte (qui diffère selon les sociétés et le sexe des enfants).
3. **Eduquer**, former à la vie sociale, instruire.
4. **Doter** l'enfant, à sa naissance ou plus tard d'un nom, d'un statut social, et de droits potentiels liés à ceux ci.
5. **Exercer certains droits sur la personne** de l'enfant, ce qui peut aller jusqu'à le mettre à mort, le vendre comme esclave ou le donner. Ces droits sont inséparables de **devoirs** et en particulier du statut de garant de ce que fait l'enfant vis à vis de la société.
6. **Exercer l'autorité et attendre certaines formes de respect voire d'affection**
7. **S'interdire d'avoir avec lui des rapports sexuels** ou d'autres formes de comportements intimes qui relèvent de la prohibition de l'inceste ou des mauvais usages du sexe.

Trois exemples de représentations du monde, parmi des dizaines que nous raconte Maurice Godelier, qu'il reprend à la littérature anthropologique, et que j'ai choisies expressément très loin de nos habitudes occidentales pour en relever la diversité, diversité qui contraste avec la constance de l'exercice des fonctions que je viens de citer et avec la constance du mythe dont nous parlait Jean Joseph Goux.

Les INUIT

Les INUIT, ce mot veut dire "les vrais humains", vivent comme vous le savez, de chasse et de pêche dans les régions arctiques. Leur mode de descendance est cognatique⁴², sans clans ni lignage. Et la terminologie de parenté qu'ils utilisent est précisément de type "eskimo",

⁴² apparentés à l'individu aussi bien par les hommes que par les femmes.

qui ressemble à la nôtre.⁴³ En ce qui concerne leur rapport aux enfants, les observateurs ont été frappés par une pratique intense du don d'enfant, des adoptions, et d'une façon générale par une extraordinaire circulation d'enfants au sein des groupes locaux.

Chez les Inuit, pour faire un enfant il est indispensable que le père et la mère s'unissent sexuellement. Le père fabrique avec son sperme, les os, la charpente du corps de l'enfant. La mère avec son sang en fabrique la chair et la peau. Dans le ventre de la femme le fœtus prend forme. Cette forme le fera ressembler à son père ou à sa mère selon la force de l'énergie vitale de chacun. Son corps se nourrit de la viande du gibier tué par son père et ingéré par sa mère. A ce stade intra-utérin, ce n'est qu'un fœtus qui n'a pas d'âme, il n'est pas encore un être humain et le deviendra le jour de sa naissance, lorsque Sila, le maître de l'univers, introduit dans son corps une bulle d'air qui va devenir le souffle de l'enfant, son principe de vie. Dans cette bulle d'air qui connecte l'enfant au souffle cosmique se trouve une âme, également don de Sila, qui grandira avec son corps et sera son double. Double qui ne le quittera qu'à sa mort pour rejoindre le monde des défunts. Cette âme intérieure est douée d'intelligence et participe de Sila, qui est l'intelligence du monde. Un enfant humain est né.

Mais ce nouveau né n'existe pas encore comme être social. Il le devient lorsqu'il reçoit de ses parents un ou plusieurs noms à l'occasion d'une cérémonie à laquelle toute sa parentèle ainsi que les voisins et amis de ses parents assistent. Or, pour les Inuits, les noms ne sont pas des étiquettes ils sont des âmes parce qu'ils contiennent en eux l'identité et l'expérience de vie de ceux qui les ont portés. A la différence de l'âme intérieure qui anime le corps et grandit avec lui, l'âme-nom donnée à un enfant vient l'envelopper tout entier et fait passer en lui les identités de tous ceux qui ont porté ce nom avant lui, de toute la chaîne des homonymes. Et comme un enfant Inuit reçoit plusieurs noms au cours de son existence, il va se vivre à la fois comme un et multiple, dans la mesure où il sait que s'entre-croisent et se mêlent en lui les cycles de réincarnation de plusieurs âmes-noms.

*Qui sont ces âmes noms et qui choisit de les faire porter à tel enfant? Ce sont les parents qui choisissent, et ces noms sont ceux d'amis proches ou de parents du père ou de la mère de l'enfant, décédés pendant ou avant la grossesse, et que les parents désirent faire revivre auprès d'eux en les attachant au corps de leur enfant. Mais ces âmes –noms n'ont pas été conçues par les parents, elles existaient avant eux, et survivront à travers l'enfant. Elles constituent des composantes spirituelles de l'identité d'une personne qui ne relèvent ni de la matière ni de la forme de son corps. **Elles font que chez les Inuit, l'individu n'est jamais un point de départ absolu, il n'affronte pas la vie avec sa seule expérience mais avec celle de tous les homonymes qui l'ont précédé et qui grâce au fait que ses parents l'ont nommé ainsi vont l'accompagner pendant toute son existence.***

Bernard Saladin d'Anglure nous raconte⁴⁴ comment ceci est bien plus que métaphorique, mais devient constitutif de la personnalité des Inuit au point qu'ils puissent avoir le "souvenir" conscient de leur naissance, de leur errance entre deux vies, ou de leurs vies antérieures...

⁴³ La découverte de l'intérêt scientifique des terminologies de parenté et leur étude systématique par Morgan furent l'un des actes fondateurs de l'anthropologie. Morgan est par ailleurs souvent cité par Freud. Une enquête mondiale réalisée pendant plus de cent ans, a montré qu'il n'existe que sept types de terminologies. Il s'agit d'un ensemble de mots (20 à 30) qui désignent pour un individu, EGO, masculin ou féminin, ses parents consanguins et affins, reliés à lui par des rapports catégoriels ou généalogiques. Elles sont indépendantes du mode de descendance et des règles de filiations. Ce sont des phénomènes linguistiques qui permettent de se positionner les uns vis à vis des autres au sein d'un groupe de parenté.

⁴⁴ "Petit Ventre", l'enfant géant du cosmos Inuit Saladin d'Anglure (op.cit)

C'est à partir de ces représentations que se fonde la pratique d'élever un garçon comme une fille ou l'inverse, selon le sexe de l'âme nom qui lui aura été donnée. Et l'on ne s'étonnera pas d'entendre une mère appeler sa fille du nom de son propre père disparu. Mais ces pratiques s'arrêtent à la puberté, moment où l'enfant doit endosser son sexe physique et assumer la place que son sexe biologique lui désigne.

La lecture du très beau texte de Bernard Saladin d'Anglure nous laisse entrevoir la "plasticité" de l'identité sexuelle chez les Inuit. Il n'y a pas de genre grammatical dans la langue inuit, les noms de personne n'ont pas de genre en eux mêmes. Le marquage sexuel est construit autour des concepts, mâle et femelle, qui peuvent s'appliquer au monde vivant et minéral. L'identité sexuée devient ainsi un "sexe social", de sorte qu'une petite fille qui aurait reçu son identité sexuée de son grand père, se verrait appeler "Papa" par son père et "Beau Père" par sa mère, et serait vêtue de manière masculine, et socialisée comme un garçon jusqu'à la puberté.

Le fœtus peut par exemple, changer de sexe à la naissance, et de masculin qu'il était, "se fendre" pour devenir femme (ou l'inverse). Pour qu'il reste "homme", il faut l'inciter (métaphoriquement) à naître rapidement (de sorte qu'il n'aie pas le temps de changer de sexe, ce qui retarderait sa naissance), et à désirer une vie d'homme. Pendant la grossesse, la mère est donc incitée à se conduire de la manière qui sera attendue de lui, comme d'accompagner son mari à la chasse, ou d'être particulièrement serviable....

Au delà de la "réalité biologique" de l'appartenance sexuelle, les Inuit ont développé une manière de gérer le "sex ratio" à l'échelle familiale, lié aux nécessités matérielles qui s'imposent dans une société de chasseurs-cueilleurs. Dans les fratries ou les trois ou quatre premiers enfants sont du même sexe, l'un au moins est éduqué pour faire les tâches normalement dévolues au sexe opposé, et ceci, malgré que les pratiques d'adoption soient répandues au point qu'il y a au moins un enfant adopté et un enfant donné par famille.

Le retour au sexe biologique est parfois difficile, car il représente une double perte, la seconde mort de celui (ou celle) dont on porte le nom, en même temps que la modification de vêtement, et de mode de vie liée au changement de sexe. Mais tout le monde doit constituer une famille, avec un conjoint de l'autre sexe et des enfants, procréés ou adoptés. Désir sexuel ou sentiment ont peu à voir avec la constitution des couples, mais le champ de la sexualité est beaucoup plus large que celui du mariage. L'échange de conjoint se pratique régulièrement, ainsi que l'homosexualité, quoique plus marginale.

Il semble que les Inuit ont appris à déconfusionner (et à prendre en considération) d'une part les différents éléments de l'identité sexuée d'une personne, sexe biologique, sexe social, bisexualité psychique, sexualité proprement dite, et d'autre part les intérêts et les besoins du groupe des intérêts et besoins individuels....

Les BARUYA de Nouvelle Guinée (de Godelier)

Le système de parenté des Baruyas est patrilineaire, leur mariage repose sur l'échange direct des femmes entre deux lignages, et leur société est caractérisée sur le plan politico religieux par l'existence de grands rituels d'initiation masculine et féminine dont le but explicite

est de grandir les hommes et de légitimer leur droit à gouverner et à exercer sur les femmes et sur les jeunes diverses formes de pouvoir et de domination.

Chez les Baruyas aussi il faut qu'un homme et une femme s'unissent sexuellement pour faire un enfant. Le sperme de l'homme, appelé "eau du pénis", produit les os de l'enfant, et tout ce qui subsiste du corps longtemps après la mort, mais aussi sa chair et son sang. La femme n'apporte rien, son ventre contient une sorte de sac dans lequel pénètre le sperme et où l'enfant pourra se développer. Dès qu'elle se sait enceinte, elle en avertit son mari afin que le couple multiplie les rapports sexuels, le sperme du mari étant censé nourrir le fœtus dans le ventre de la femme. On voit donc que chez les Baruyas, le père est le seul "géniteur" de l'enfant et il en est aussi le seul "nourricier". En effet, outre le gibier que le mari ramène pour la future maman, la coutume veut que le jeune couple s'interdise de faire l'amour avant que les parois de la case, construite pour eux au moment du mariage, par les hommes du lignage du mari, ne soient noircies de la fumée du foyer. Pendant ce laps de temps, le jeune homme donne son sperme à boire à son épouse, et celui-ci est censé s'accumuler dans les seins de la jeune femme et devenir plus tard le lait dont elle nourrira ses bébés.

Seuls, les parents ne suffisent cependant pas pour faire l'enfant, il faut aussi que le Soleil vienne façonner dans le ventre de la mère, les yeux, la bouche, le nez et les doigts de l'enfant ainsi que lui donner son souffle. Quant à l'âme –esprit, elle prendra possession du corps de l'enfant à sa première année, lorsque ses parents lui donneront son premier nom, celui qu'il portera jusqu'à son initiation, le moment où il aura le nez percé et où ce premier nom sera "enterré" dans l'oubli pour être remplacé par le "grand nom", que portent les initiés. Ces noms qui lui seront donnés sont toujours les noms du clan du père, et celui-ci veille à ce qu'un nom ne puisse pas être porté en même temps par deux personnes vivantes. L'âme qui prend place dans le corps d'un enfant est toujours celle d'un ancêtre en lignée paternelle.

Tout être humain possède en lui une âme qui ne meurt pas avec lui, qui a déjà vécu dans un autre corps auparavant et qui vivra encore après lui....

Pour alimenter la question des rapports dit "de genre", voyons maintenant ce qu'il en est du destin spécifique du garçon Baruya.

Vers l'âge de 9 ans, au cours d'une grande cérémonie, il est arraché brutalement à sa mère par un jeune homme un peu plus âgé, initié du 4^{ème} degré, issu de sa branche maternelle. Transporté sur le dos du jeune homme, au milieu d'une double haie d'hommes qui flagellent leurs deux corps avec des branches d'épineux vers le "monde des hommes", il est même menacé de flèches par quelques hommes couverts de sang. Il s'enfuit alors sous la protection de ce "parrain" lequel se comportera par la suite envers lui comme une mère. Déjà la fonction maternelle quitte le monde des femmes pour réapparaître dans celui des hommes.

Ceci est la première cérémonie d'un cycle d'initiation qui durera dix ans et comportera 4 stades. Pendant cette période de leur vie, les jeunes hommes vivent loin du village, dans la "maison des hommes" et ne peuvent plus voir leur mère ni leurs sœurs.

Au premier stade il est encore habillé moitié en femme moitié en homme et son derrière est laissé nu afin qu'il n'ose plus se montrer aux femmes. Tout le travail de l'initiation consistera

entre autre à le purifier de tout ce qu'il contient encore de féminin, par la prescription de certaines nourritures, l'interdiction de prononcer certains mots, l'interdiction de tout contact même visuel avec le monde féminin.... Mais aussi et surtout par la découverte des rapports homosexuels. On le force en effet à prendre dans la bouche le pénis des initiés pubères des 3^{ème} et 4^{ème} stades et à avaler leur semence. S'il refuse ou résiste trop longtemps il aura le cou brisé. De fait ces premiers rapports se transforment rapidement en source de plaisir et de jouissance et sont recherchés par les jeunes initiés. Il y a place ici pour le désir, l'érotisme, l'affection.... Les initiés des deux premiers stades sont ainsi nourris par le sperme de leurs aînés, vierges encore de toute souillure inhérente à l'exercice de la sexualité avec une femme. De génération en génération, un flux de semence pure circule ainsi entre les hommes pour les nourrir, les réengendrer plus forts, plus hommes. Ce flux ne circule que dans un seul sens: les donneurs n'étant jamais preneurs, ceux-ci restent ainsi toute leur vie en dette vis à vis de leurs aînés.

On voit donc que tout le cycle d'initiation vise à figurer le **réengendrement des jeunes hommes, non par leurs pères mais par le collectif des jeunes hommes** qui depuis des années vivent séparés du monde des femmes et qui ont effacés en eux les traces de leur mère....

Le contenu de l'initiation dévoile l'arrière plan cosmologique de ces coutumes: l'histoire raconte que les arcs, les flèches, les plantes cultivées, les flûtes sacrées source de la vie, etc... auraient été inventés et créés par les femmes jadis. Mais celles ci en auraient fait mauvais usage, semant le **chaos** dans l'univers. Ceci aurait contraint les hommes à intervenir et à voler les flûtes sacrées, emblèmes de la vie et du pouvoir, pour remettre de l'ordre, **ordre qui règne à présent dans le monde et dont les hommes sont les garants**. L'initiation des garçons réaffirme le pouvoir des hommes, mais c'est un pouvoir ambigu puisqu'il repose sur le dénigrement (explicite) des femmes, mais aussi sur la reconnaissance (implicite) de leurs pouvoir de créativité que les hommes peuvent détourner mais jamais s'approprier pleinement.... La sexualité des femmes est considérée comme une source permanente de danger, non seulement pour les hommes qui à leur contact risquent de perdre leur force, mais aussi pour l'ordre social et cosmique. C'est cette croyance, partagée par les hommes mais aussi par les femmes qui permet de maintenir chez les Baruyas, un ordre social particulièrement inégalitaire à l'endroit des femmes.

Les Argonautes du Pacifique occidental, les TROBRIANDAIS (de Malinowski)

Chez les Trobriandais, les rapports de parenté obéissent à un principe de descendance matrilineaire, les enfants d'un couple appartiennent au lignage de la mère et du frère de la mère. Un père et un fils n'appartiennent donc pas au même clan.

L'enfant chez les Trobriandais n'est pas conçu par l'union sexuelle d'un homme et d'une femme mais bien par la rencontre d'un enfant-esprit et du sang menstruel d'une femme. Ces enfants-esprits sont les esprits des morts qui sont immortels et vivent sur une île au large et qui, de temps à autre, désirent renaître dans le corps d'un de leurs descendants. Ils se laissent alors dériver sur la mer jusqu'à l'île où vivent leurs descendants et doivent trouver leur chemin jusque dans le corps d'une femme pour y pénétrer. C'est l'esprit de la femme ou d'un de ses parents maternels qui guide l'enfant-esprit vers et dans le corps de la femme. Mais pour qu'il puisse y entrer, celle ci doit être "ouverte", il faut donc qu'elle ait eu déjà des rapports sexuels. L'apparition de ce nouvel être humain est le produit d'un processus qui s'opère entièrement

entre les Esprits et le corps des femmes, aucun homme n'y participe, la femme seule est la génitrice de l'enfant.

Mais un enfant même pour les Trobriandais doit avoir un père. Qui est il alors? C'est le mari de la mère, celui qui entretient des rapports sexuels et familiaux avec elle. Et alors qu'il n'y a aucun lien substantiel et spirituel entre le père et son enfant, les pères trobriandais se comportent avec une grande tendresse et montrent à leurs enfants une très grande affection. Ils s'efforcent, lorsque ceux ci grandissent, de les garder auprès d'eux en leur donnant des terres et des moyens de participer aux échanges, dont les plus célèbres sont les échanges "KULA". Malinowski s'appuyait sur ce terrain pour avancer que l'invention du père était la conséquence de l'invention du mariage, qui rattache les hommes mariés aux enfants que leurs épouses mettent au monde.

Une écoute plus attentive a permis de voir que les Trobriandais considèrent que l'enfant doit ressembler à son père. Ils l'expliquent par le fait que dès l'annonce de la grossesse, le père multiplie les rapports sexuels avec la mère parce que, en même temps que le sperme nourrit le fœtus, les coups de butoir du pénis martèlent le bébé et lui donnent sa forme humaine. Le père est bien là aussi nécessaire à la fabrication d'un enfant. Il lui donne son identité externe.

Cette conception de la fabrication des enfants va de pair avec une grande place faite aux femmes dans la société trobriandaise, où elles jouent un rôle prépondérant dans certaines activités économiques, cérémonielles et magiques. On y trouve aussi une beaucoup plus grande liberté sexuelle des femmes et des hommes, et une vie sexuelle intense et reconnue avant le mariage.

Premières conclusions des ces trois exemples et de tous les autres

⁴⁵*Ordre cosmique, ordre moral et social et ordre sexuel, c'est bien ce dont parlent et témoignent les représentations du processus de la fabrication des enfants humains. Ces trois dimensions de l'ordre viennent s'imprimer dans la subjectivité d'un individu dès sa naissance, et vont justifier et expliquer pour lui la place réelle qu'il occupe de par sa naissance dans sa société. De fait, c'est toujours dans ces scénarios que s'ancrent les droits et devoirs des parents et des enfants, c'est à dire de façon plus limpide dans le cas des sociétés coutumières, de la transmission des biens tant matériels que symboliques.*

On constate dans toutes les sociétés, que des réalités sociales comme la propriété, l'appartenance à une caste ou à une classe, pénètrent les rapports de parenté et les mettent au service de leur propre reproduction. La parenté de ce point de vue est donc le lieu où se prépare et commence l'appropriation réciproque de l'individu et de la société.

Secondes conclusions

Ce tour d'horizon trop rapide, nous permet de "toucher" la radicalité des différences de "constructions culturelles", des cosmologies, que peuvent créer les humains, en particulier à propos des questions comme le rapport à la vie et à la mort, à la différence des sexes, à la

⁴⁵ GODELIER op.cit.

différence des générations, au temps. Et si nous voyons que l'abord psychanalytique de la question est omniprésent dans les textes des anthropologues, et dans les interprétations proposées, il ne faudrait pas que nous perdions de vue que la théorie psychanalytique s'appuie elle aussi sur une lecture spécifique du monde.

Cette lecture est essentiellement "occidentale". Elle est porteuse d'une conception implicite de la naissance de "l'humain", de la coupure "nature-culture" et est marquée – me semble t'il- du sceau du créationnisme biblique, lequel fait à l'homme une place centrale et "différente" qualitativement dans le monde.

On se souvient des deux "blessures narcissiques" de l'homme (Copernic et Darwin), que Freud entend compléter par "sa" troisième blessure, la découverte de l'Inconscient.... Blessures pour tous les hommes, ou plutôt blessures pour l'occidental de culture judéo-chrétienne, investi depuis la Bible de cette place centrale d'avoir été créé par Dieu à son image?....

7. "Tout être humain se voit imposer la tâche de maîtriser le complexe d'Œdipe?"⁴⁶

Pour cette recherche, et à la suite du travail présenté à la fin du cycle "Santé Mentale en contexte" dans lequel j'avais tenté de me confronter directement aux pratiques de confrères en situation de différences culturelles importantes, j'ai relu, Œdipe africain de Edmond et Marie Cecile Ortigues, et certains articles de Geza Roheim dans Psychanalyse et anthropologie, les auteurs des tentatives (à ma connaissance) les plus célèbres d'appliquer la psychanalyse à l'anthropologie. Ces tentatives sont différentes pour autant que j'aie pu m'en rendre compte de l'essai de Georges Devereux qui tente une lecture "complémentariste" des approches sociologiques et psychologiques des personnes, et crée la notion de "personnalité modale". Cette approche est trop complexe pour prendre place ici.

Il me paraît important de les aussi différencier d'autres auteurs plus soucieux d'appliquer l'anthropologie à la psychanalyse, comme par exemple Danielle Bastien et Patrick De Neuter, dans leur article : "Hystérie, désordre gémellaire et entre-deux culturels"⁴⁷ qui choisissent délibérément d'opter pour une approche de type "complémentariste" que personnellement je trouve très intéressante, mais que je n'aborderai pas plus avant, faute de place et de temps.....

Edmond et Marie Cécile ORTIGUES dans Œdipe Africain

L'exercice des auteurs est très impressionnant, ainsi que le respect extrêmement professionnel dont ils font preuve dans leur questionnement à propos des limites à poser à l'importation d'un mode de soin dans une autre culture que celle où il a été conçu. Le fil du livre témoigne d'une grande foi dans l'efficacité de l'abord psychothérapeutique dans son dispositif inter-individuel à l'occidentale (ce qui différencie leur approche d'autres comme l'ethnopsychiatrie) et la confiance dans l'impact transformationnel que ce dispositif, lorsqu'il fonctionne, peut avoir sur le patient. Ils en déduisent la question éthique qu'ils ont rencontrée

⁴⁶ Freud

⁴⁷ Publié dans "Psychothérapies n°4/1999- Genève"

plusieurs fois malgré leur extrême prudence: pour "guérir" quelqu'un, le rendre à jamais différent de son monde d'origine, est ce concevable, acceptable, inévitable?

Leur considération implicite: la psychanalyse est bien une manière d'entendre et de soigner (de surcroît) ancrée dans la culture occidentale des XIXème et XXème siècles, et si son exportation peut permettre une lecture et une compréhension des mécanismes psychiques à l'œuvre dans d'autres cultures, ce n'est certainement pas sans modifications de la théorie encore à construire. C'est d'ailleurs ce qu'ils esquissent en fin de volume en référence aux tentatives de construction (notion de la personnalité modale) de Devereux, et non sans constater qu'un grand travail d'élaboration épistémique serait nécessaire à ce stade.

J'épinglerai quelques aspects très partiels qui me paraissent utiles à mon propos, encore embryonnaire à ce stade de réflexion.

1. Leur travail un peu naïf d'attribution des modes de pensée aux différents stades du développement mental (phallique, anal, le "génital" étant évidemment le dernier donc le meilleur...) lequel n'est pas exempt du présupposé évolutionniste, qui imprègne une grande partie du livre (et qu'on retrouve aussi chez Geza Roheim). Les références à l'intériorisation des conflits, considérée implicitement et explicitement comme plus souhaitable que de les faire porter au groupe sont un autre exemple. "*{Un traitement psychanalytique qui réussirait}, cela supposerait que seul de son milieu, de sa famille, il (le patient) se désolidarise des croyances communes, qu'il se singularise d'une manière telle qu'il deviendrait comme étranger chez lui et qu'il aurait accédé à un niveau de conscience personnelle qui le situerait "bien **en avant** de ses pères"....*

2. Leur lecture psychanalytique extrêmement "classique freudienne" et où n'apparaissent pas de concepts plus "modernes", comme par exemple **l'envie**, qui pourtant me paraît à l'œuvre dans tous les cas cliniques qu'il décrivent. En psychanalyse, l'envie est avant tout un concept travaillé dans la théorie par Mélanie Klein, et effectivement peu présent chez Freud qui ne la théorise pas. Néanmoins, l'envie comme sentiment actif voire très actif au sein de la lecture des rapports sociaux de groupes, fait partie de nombre de lectures du monde, coutumier avec Georges Foster qui y ancre l'aspect persécutoire des cultures africaines (*The anatomy of envy, a study in symbolic behavior*) et occidentale, particulièrement dans la théorie du désir mimétique chez René Girard, qui en fait le moteur des rapports humains, tant religieux que culturels, et en puise la description chez les plus grands romanciers.⁴⁸

3. Les auteurs notent dans leurs cas cliniques, "*le peu d'importance des investissements de stade anal. Lorsqu'un mouvement régressif est exprimé en fantasmes, on passe le plus souvent directement du niveau phallique au niveau oral, lequel affleure toujours plus ou moins dans les fantasmes phalliques. Cette observation peut être rattachée pour une part à l'éducation à la propreté qui ne comprend ni la contrainte ni le dressage strict (...) mais aussi par l'absence d'objets médiateurs dans le contact entre la mère et bébé. (...)*" Ces remarques sont à mon sens certainement vraies pour partie, mais ne semblent pas tenir compte d'un aspect important qui est le lien (comme le dit Godelier, les hommes créent de la société et de la culture) entre la culture et les conditions générales de vie (climatiques, temporelles, sociales...). Par exemple les conditions climatiques d'une éducation à la propreté "souple" sont évidemment mieux réunies en Afrique subsaharienne qu'en Europe... Je n'en prendrai pour preuve indirecte que le

⁴⁸ Voir René Girard - Mensonge romantique et vérité romanesque – Grasset 1961

fait troublant de constater qu'en deux générations l'âge moyen d'acquisition de la propreté chez nos bébés européens a reculé de six mois... depuis l'apparition des fameux "pampers"!!!

Quoiqu'ils le disent à certains moments, on ne sent pas clairement dans le livre le poids du changement social en cours, et le fait que sans doute, ceux qui ont recours au "docteur blanc" sont ceux qui échouent à gérer "naturellement (?)" le changement culturel en cours.

4. L'Œdipe version sénégalaise – et "coutumière"- diffère dans le travail des auteurs de l'Œdipe version européenne dans la mesure où nous sommes à Dakar plus près du mythe tragique d'Œdipe, et de la lecture anthropologique de la référence à la loi du père mort, que de la notion classiquement admise en clinique de rivalité avec le père – vivant.... *"Dans le modèle européen, le fils s' imagine tuant le père. Ici, la pente typique serait plutôt: le fils se référant par l'intermédiaire du père à l'ancêtre déjà mort donc inattaquable, et constituant ses "frères" en rivaux. (...) Ici, la castration est vécue sur le registre collectif de l'obéissance à la loi des morts, la loi des ancêtres. (...) En contrepoint de l'affrontement avec le père, il y a la menace de l'abandon par la mère et par le groupe, mortifère équivalent de la menace de castration. (...) Il n'y a pas dans ce monde là plusieurs places de pères à rapports réciproques, il s'agit plutôt de trouver sa place dans une hiérarchie de fratrie ou de groupes d'âge."*

5. *"Nous sommes dans une civilisation de la honte plutôt que dans une civilisation de la culpabilité. On sait que le sur-moi, instance critique de la conscience, est l'héritier du complexe d'Œdipe. Dans la mesure où le fantasme du meurtre du père est éludé, le processus d'identification au législateur n'ira pas jusqu'à son terme. **L'instance critique de la conscience, le sur-moi, aura davantage besoin de s'appuyer sur des représentants extérieurs.**"* Là aussi, pas d'autonomie pour le sur-moi dans les cultures coutumières, qui reste ainsi dépendant d'instances collectives (ou coloniales?).... Je ne peux pas m'empêcher de mettre cette phrase en lien avec celle de Freud à propos de l'Œdipe version "fillette"⁴⁹, et de me questionner "pourquoi les hommes occidentaux ont-ils tant besoin d'être les seuls vraiment dotés d'un sur-moi, et les seuls vraiment coupables? Bref, dans la traduction psychanalytique, les plus "humains"?... Une autre version de la même question serait : pourquoi la psychanalyse ne peut elle pas se départir d'une lecture aussi occidentalocentriste?"

Géza ROHEIM dans Psychanalyse et Anthropologie

Roheim est né en 1891 à Budapest et rencontre Freud pour la première fois en 1918. Il a alors 28 ans, et déjà depuis longtemps passionné d'anthropologie, d'histoire et de mythologie, avait étudié les thèses de Freud, dont Totem et Tabou récemment publié. Il avait aussi été psychanalysé par Ferenczi, se présente volontiers comme "le seul anthropologue qui ait accepté sans réserve la psychanalyse", le premier qui dans l'histoire de l'anthropologie ayant été lui-même analysé et pratiquant de la psychanalyse, vint au contact des sociétés primitives...

Pourtant les résultats de ses expéditions en Australie, tout au début des années 30, financées par sa fortune personnelle et par celle de la Princesse Marie Bonaparte, dans le projet explicite de contrer Malinowski et l'anthropologie culturaliste, et de "prouver" l'universalité du complexe d'Œdipe, décevront Freud.....

⁴⁹ voir la page 16 du présent travail (et toute la théorie freudienne de l'Œdipe)

Et d'une certaine manière, une lecture un peu (trop) rapide du livre nous en fait comprendre les raisons.... En même temps qu'il a rencontré Ferenczi, pendant les années de guerre, Roheim a aussi rencontré à Budapest, Mélanie Klein, dont le travail orienté vers les très jeunes enfants imprègne fondamentalement toutes les lectures culturelles qu'il fera. Malgré ses nombreuses déclarations d'allégeance à Freud, ses tentatives de contrer Malinowski en ironisant sur de supposés "déplacements" des motions agressives et passionnelles que celui-ci incompetent en psychanalyse n'aurait pas identifiées, il faut bien reconnaître que c'est une théorie particulièrement "brouillonne" et peu classique, faite de références désorganisées pour y introduire la théorie de Mélanie Klein tout en maintenant une orthodoxie toute "de façade", qu'il utilise, rendant par la lecture de ses livres difficile – douloureuse!- pour un psychanalyste un tant soit peu rigoureux.....

Voilà le sur-moi qui devient *"l'agression inconsciente retournée contre le moi et le parent considéré comme responsable de cette agression, (...) un appareil inconscient, négatif ou oscillant, qui naît de la situation mère-enfant et s'organise ultérieurement de façon plus ferme dans la situation triangulaire oedipienne.* A l'appui de cette lecture, une demi-page de description d'un bébé qui (dans un projet d'autonomie?) souhaite manger lui même sa panade, se voit crédité de mouvement d'agression détourné de la mère et retourné contre lui même, la maladresse avec laquelle il enfourne la cuiller en bouche étant interprétée comme de l'agressivité.... Plus loin il dira: *le sur-moi signifie "ne fais pas, ne puis pas..." et l'idéal du moi signifie quant à lui "mais je ferai, je peux..."*.

Voilà qui rend la discussion difficile et très complexe. Le projet d'hégémonie de la psychanalyse qui était celui de Freud semble bien avoir contaminé l'ensemble de la théorie de manière à ce que lorsque des modifications sont nécessaires, elles soient faites de façon si peu claire qu'elles permettent de continuer à affirmer la suprématie d'une théorie sans dire les transformations qui ont été nécessaires à ce maintien bien fragile....

A côté de ceci il faut rendre à Roheim, une grande érudition et une clairvoyance certaine quant aux conséquences éventuelles de certains choix théoriques. Il souligne ce que nous appellerions aujourd'hui l'ethnocentrisme de certains anthropologues, les préjugés raciaux dangereux dont certains ont été repris par les nazis par exemple, mais il le fait dans un procédé classique de la psychanalyse et que personnellement je trouve particulièrement irritant. *"Embarrassé de son propre complexe d'oedipe,(l'anthropologue) scotomise les preuves évidentes de l'existence de ce complexe"....* De telles façons de répondre à l'instar des assertions proférées contre Malinowski citées plus haut, coupent évidemment tout débat à la racine. Mais il reconnaît les fragilités de ses assertions: *Moins nous en savons sur un sujet, plus nous avons tendance à nous former une opinion assurée. Si j'avais vécu au moins dix ans en Australie centrale, si j'avais acquis une maîtrise parfaite de la langue, et surtout si j'avais réellement analysé un grand nombre d'indigènes, j'en saurais davantage.(...) Chacun de nous a tendance à projeter son propre idéal du moi sur un groupe primitif particulier, qui est d'habitude le premier avec lequel il entre en contact.*

Tout en prenant certaines libertés avec la théorie freudienne, et après de long détours où il décrit la néoténie du genre humain, et ses observations des grands singes, et en tire des conséquences intéressantes quant à l'importance du lien entre cette néoténie et les constructions culturelles humaines, Roheim plonge néanmoins dans les méandres les plus glissants de l'anthropologie physique (*j'ai toujours pensé que les australiens étaient plus primitifs,- c'est à dire plus génitaux et moins oraux, moins retardés⁵⁰ - psychologiquement que*

⁵⁰ dans le contexte, cela veut dire "au développement moins allongé"

les autres groupes humains. L'anthropologie physique confirme ce point de vue) toujours dans l'objectif de lier les différences culturelles aux différents stades d'évolution de la libido (orale, anale, phallique). Emporté dans un combat sans concession contre le courant culturaliste de l'anthropologie, et malgré de nombreux éclairs de lucidité, il ne semble pas vraiment pouvoir se détacher de cette mission qu'il s'est fixée dans son admiration pour Freud (?) de prouver l'universalité du complexe d'Œdipe.

Conclusions

De ce tour d'horizon je ressors enrichie mais bien déçue.... Il semble que la théorie psychanalytique version freudienne classique, ne puisse pas présenter la souplesse nécessaire pour "passer le cap" de la sortie du XXème siècle et supporter les aménagements et les révisions qui maintiendraient le brillant de son étoile au firmament du XXIème siècle....

Je ne suis pas seule à le penser... Pour des raisons plus internes, l'analyste anglais Christopher Bollas écrit dans le numéro spécial paru en 2001 de La Revue Française de Psychanalyse, consacré aux courants de la psychanalyse contemporaine: *Alors qu'elle entre dans le XXIème siècle, la psychanalyse comme tous les autres mouvements sera obscurcie par les horreurs du siècle passé. Les démocraties seront toujours affaiblies par les sociétés antidémocratiques: les groupes seront toujours ruinés par une transformation en gangs.*

Si la psychanalyse veut remplir son engagement implicite à l'égard de la culture et de la société, elle ne peut exclure sa propre histoire, ses propres institutions et relations de groupe de l'investigation psychanalytique. Comme tous les mouvements intellectuels, elle est soumise à ses extrêmes, et tout a fait capable de promouvoir ses propres formes de folie, comme dans la fétichisation de l'interprétation du transfert (...) ou encore la formation de gangs analytiques (...).

8. Que reste t'il d'universel?

1. Universel, l'Interdit de l'inceste ?

Nous le savons, la prohibition de l'inceste occupe une place centrale parmi les usages du sexe considérés comme "mauvais" et rejetés par la société, mais les dernières découvertes tant historiques qu'anthropologiques nous font voir que l'inceste n'est pas forcément la même chose pour tout le monde et qu'il n'est pas toujours le pire des crimes pour une société, cette place revenant par exemple au parricide – encore lui....- dans la Rome Antique. Même si on peut encore parler aujourd'hui d'une forme d'universalité du tabou de l'inceste, il faut bien s'avouer qu'il s'agit d'une universalité toute relative....

Quelques exemples, pour prendre un peu de recul....

- Chez les Ashantis, l'inceste père fille n'est pas considéré de la même manière que l'inceste mère-fils. L'inceste mère-fils est le plus grave, à l'instar de l'inceste avec une sœur ou demi-sœur, et toujours puni de mort. De même que coucher avec la femme du chef (qui est un crime contre l'ordre social) et violer une femme mariée en brousse, (ce qui est une atteinte aux Dieux) sont les crimes sexuels les plus graves, eux aussi toujours punis de mort. L'inceste père-fille de même que les rapports avec les membres du même patriclan est puni le plus souvent par l'expulsion du matriclan et parfois de

mort mais il n'est pas aussi grave puisque un père et sa fille n'appartenant pas au même matriclan ne sont pas du même sang.....

- Chez les Na de Chine, on ne se marie pas... Dès lors il n'y a pas de père non plus. Société sans père ni mari, et dont le langage ignore ces deux concepts mais où les familles existent cependant, selon un principe de descendance matrilineaire. La société est composée de matrilignages descendant chacun d'une ancêtre commune et divisée en unités domestiques de frères et sœurs vivant sous le même toit, et élevant en commun les enfants des sœurs. A l'intérieur de chaque maison, toute allusion aux choses sexuelles est interdite et les rapports sexuels entre oncle et nièces, tantes, neveux, frères et sœurs, mère et fils dans la même maison, sont impensables et considérés comme incestueux. Néanmoins, les échanges sexuels existent bel et bien. Les hommes des autres maisons, viennent faire des visites furtives exclusivement pendant la nuit, chez les femmes qui ont accepté ces visites auparavant.
- Chez les anciens Egyptiens, le mariage frère - soeur apparaît comme le mariage idéal celui là même qu'avaient toujours pratiqué les Pharaons, pour reproduire sur terre l'union divine d'Isis et Osiris, dont étaient issus leurs ancêtres. Le mariage entre frères et sœurs y était largement répandu, représentant 15 à 20% des mariages d'après les recensements. Et rien ne permet de penser que la proximité depuis l'enfance serait un frein à l'amour si on en croit les documents, courriers, poèmes, etc.. qui attestent de la passion charnelle que se pouvaient se porter ces couples.

Une remarque s'impose ici: le statut de la femme en Egypte à cette période de l'histoire, (pharaonique, hellénistique et romaine) était exceptionnellement élevé par rapport aux sociétés voisines. Un Hymne à Isis proclamait d'ailleurs: "Tu as fait du pouvoir de femmes l'égal de celui des hommes"..... et D'après Diodore de Sicile, grand historien voyageur du premier siècle avant JC, "les maris – en Egypte- s'engageaient dans les contrats de mariage à obéir en tout à leur épouse"...

Mais tout ceci ne doit pas nous éloigner de l'idée, que dans aucune société cependant **l'exercice de la sexualité n'est laissé à l'entière liberté de chaque individu ou de chaque groupe. Il est toujours directement ou indirectement placé sous le contrôle de la société.** Dans toutes les sociétés, un certain nombre d'usages du sexe sont interdits parce que, pense t'on, ils mettent en danger la reproduction de la société, voire celle de l'univers. Et "partout", dans les limites de ce qui est connu jusqu'ici, la permissivité sexuelle même parfois très grande, s'arrête à la porte des familles en tant que le lieu de la procréation et de l'éducation des enfants. Les relations sexuelles hors celles du couple fondateur, sont interdites entre les individus de sexes différents ou de même sexe, et/ou de générations différentes qui les composent, et considérées comme des incestes.

Et Godelier de nous dire: ⁵¹ *Dans toutes les sociétés, la sexualité est régulée, et mise au service du fonctionnement de multiples réalités économiques, politiques et religieuses qui n'ont rien à voir avec la reproduction sexuée. C'est à travers ces représentations que s'inscrit dans l'intimité de chacun l'ordre social et cosmique et que se légitiment non seulement l'appropriation de l'enfant par les adultes considérés comme ses parents, mais aussi la place que son sexe lui réservera. A travers les représentations du corps, la sexualité se met à témoigner de l'ordre qui règne dans une société, mais aussi à témoigner que cet ordre doit continuer à régner, la sexualité doit se soumettre à la reproduction de la société et **plus profondément elle doit être***

⁵¹ ibid

mise au service de la production de société. Mais pour cela elle doit être amputée d'une partie de la polyvalence spontanée du désir.

*Cette amputation partielle n'est pas "destruction" de l'individu, elle est sa promotion à l'être propre de l'homme, à son être générique, qui est non pas seulement de vivre en société, mais **de produire de la société pour vivre.** C'est dans la sexualité et sa subordination que l'homme a puisé en partie cette énergie et cette capacité.*

Godelier ouvre ici la porte à une lecture plus nuancée de la transmission culturelle: c'est dans la subordination de sa sexualité spontanée à la Loi du groupe et de sa reproduction, que l'individu trouve l'énergie créatrice de construire de la culture, du "tissu intersubjectif de substitution" au principe de plaisir dont parle Freud dans sa première topique....J'y reviendrai.

2. Universelle l'Alliance par "l'échange des femmes"?

Les questions qui touchent à l'organisation et aux structures de la parenté sont de celles qui ont le plus mobilisé les anthropologues depuis bientôt deux siècles. C'est sur les travaux dans ce domaine, de Morgan, Frazer, Malinowski et bien d'autres que Freud s'est appuyé chaque fois qu'il a fait référence au passé de l'humanité dans ses tentatives de le "reconstruire".

En 1949, Lévi-Strauss publie "**les structures élémentaires de la parenté**". Cet ouvrage, qu'il a revu plusieurs fois depuis, a fait date, car il prenait à contre pied les thèses dominantes à l'époque, qui voyaient l'essence de la parenté dans la descendance, en affirmant que la parenté au contraire était fondamentalement alliance.

Lévi Strauss n'a jamais montré une admiration immodérée pour les travaux de Freud qu'il critique avec de plus en plus de virulence au cours de sa vie, refusant avec une hostilité teintée de mépris, autant la théorie du parricide et du repas totémique, que celle du complexe d'Œdipe auxquels il ne reconnaît que la qualité de mythe ou de rêve ancien. Il ira même jusqu'à récuser la théorie de l'inconscient, qu'il considère comme une notion "intellectualiste ou rationaliste, où le désir n'a pas grand chose à voir"⁵².... Mais, méconnaissance ou dénégation (?), si Lévi Strauss conteste dans ses écrits le fait que c'est le désir sexuel et sa répression qui structurent les rapports des individus avec autrui et avec eux mêmes, s'il fait silence sur les écrits de Freud quarante ans plus tôt, il n'en tire pas moins, par un autre chemin, les mêmes conclusions que Freud: la prohibition de l'inceste oblige les humains à renoncer à leurs parents proches et à chercher au delà de ce cercle des partenaires avec lesquels s'unir sexuellement et socialement. **Lui aussi lie prohibition de l'inceste et exogamie.**

Pour construire sa théorie de l'alliance, Lévi Strauss, partage la même vision que Freud, et s'appuie sur la même seconde hypothèse de Darwin, la "moins probable". L'hypothèse qui fait d'homo erectus, notre premier ancêtre connu à ce jour, voire même d'homo sapiens, une espèce asociale, vivant en familles constamment en guerre, la fameuse "horde primitive"....

Il nous dit: ⁵³ *Il ne sera jamais assez souligné que si la société a un commencement, celui ci n'a pu consister que dans la prohibition de l'inceste puisque celle ci est une façon de*

⁵² Tristes Tropiques Lévi Strauss 1955

⁵³ Lévi Strauss Le regard éloigné Plon 1983

remodeler les conditions biologiques de l'accouplement et de la procréation (qui n'ont aucune règle comme on peut le voir dans le monde animal⁵⁴) en les obligeant à se perpétuer seulement dans le cadre artificiel de tabous et d'obligations. C'est là et seulement là que nous trouvons un passage de la nature à la culture, de la vie animale à la vie humaine et que nous sommes en mesure de comprendre l'essence même de leur articulation.

*Comme Tylor l'a montré il y a presque un siècle, l'explication dernière est probablement que l'humanité a compris très tôt que pour se libérer d'une lutte sauvage pour l'existence, elle était confrontée avec le choix très simple: "**marrying out or being killed out**". L'alternative était entre des familles vivant en juxtaposition et s'efforçant de rester des unités fermées qui se perpétuaient par elles mêmes submergées par leurs peurs, leurs haines, leurs ignorances, et l'établissement systématique, au moyen de la prohibition de l'inceste, de liens d'intermariages entre elles, réussissant ainsi à construire à partir des liens artificiels de l'affinité une vraie société humaine, en dépit de, et même en contradiction avec, l'influence de la consanguinité".*

Ce texte montre pourquoi pour Levi Strauss l'alliance est la nécessité capitale, le fondement même de la société humaine.... La fondation de la société versus donc **et** Lévi Strauss **et** Freud, reprise implicitement par nombre d'analystes, a un prix ... et ce prix ne semble pas le même pour tout le monde, puisqu'il s'agit de rien de moins que la domination intrinsèque, en quelque sorte "naturelle" (?) des femmes par les hommes, celle-ci devenant la condition de la naissance de la culture – du langage et de la symbolisation pour les analystes.

Pour Levi Strauss le rôle primordial de la culture est "d'assurer l'existence du groupe comme groupe et donc de substituer l'organisation au hasard". La prohibition de l'inceste affirme dans un domaine essentiel à la survie du groupe, celui de la réglementation des rapports entre les sexes, "la prééminence du social sur le naturel, du collectif sur l'individuel, de l'organisation sur l'arbitraire". Ce qui est constitutif du fait de la prohibition de l'inceste c'est l'obligation à l'échange. Mais pourquoi uniquement l'échange des femmes? Pourquoi pas l'autre possibilité d'échange (des hommes par les femmes...), voire le "libre échange" réciproque?

La prohibition de l'inceste est à la fois au seuil de la culture, dans la culture, et en un sens, la culture elle même...

Nous assistons donc une nouvelle fois, à ce merveilleux tour de force, la décision, de prohiber l'inceste, implique l'émergence de la culture, du langage, et donc de la pensée symbolique, tout à la fois, en une sorte de "big bang", avec les conséquences que l'on connaît: ⁵⁵*l'émergence de la pensée symbolique devait exiger que les femmes **comme des paroles** fussent des choses qui s'échangent. C'était en effet le seul moyen de surmonter la contradiction qui faisait percevoir la même femme sous deux aspects incompatibles : d'une part **objet** de désir propre, et donc excitant des instincts sexuels et d'appropriation; et en même temps, **sujet**, - ou objet du désir? il n'est pas question ici du sujet désirant!- *perçu comme tel du désir d'autrui, c'est à dire **moyen** de le lier en se l'alliant. Mais la femme ne pouvait jamais devenir signe et rien que cela puisque dans un monde d'hommes elle est **tout de même une personne**. A l'inverse du mot devenu intégralement signe, la femme est donc restée en même temps que signe, valeur...."**

⁵⁴ ceci est largement contesté par les études d'éthologie les plus récentes.... Dont les premières, les plus créatives, les plus révolutionnaires, ont été menées par des femmes.... ?

⁵⁵ Levi Strauss -Structures élémentaires de la parenté - op cit.

Lévi Strauss continue sa démonstration en soulignant d'une part que la prohibition de l'inceste "est moins une règle qui interdit d'épouser mère, sœur ou fille, qu'une règle qui oblige à donner, mère, sœur ou fille à autrui". Et si vous espériez que ceci appartient à un lointain passé relégué aux oubliettes, ou à de trop lointaines contrées pour nous concerner, Lévi Strauss vous détrompe: *La relation globale d'échange qui constitue le mariage ne s'établit pas entre un homme et une femme, elle s'établit entre deux groupes d'hommes, et la femme y figure comme un des objets d'échange et non comme un des partenaires entre lesquels il a lieu. Le lien de réciprocité du mariage n'est pas établi entre des hommes et des femmes, mais entre des hommes au moyen de femmes qui en sont seulement la principale occasion. L'oublier serait méconnaître le fait fondamental que ce sont les hommes qui échangent les femmes et non le contraire. Ce point de vue doit être maintenu dans toute sa rigueur, même en ce qui concerne notre société, où le mariage prend l'apparence d'un contrat entre des personnes...*

Voilà donc posée la domination des femmes par les hommes comme un fait universel, appartenant à la nature, condition même de la culture, exigence de la pensée symbolique, et attachée indissolublement aux structures fondamentales de l'esprit humain. Ce débat a fait couler beaucoup d'encre, en particulier avec les anthropologues "femelles" mais ce n'est pas notre objet ici.

Au cours de ce voyage en anthropologie avec Maurice Godelier et Pierre Jo Laurent, j'ai pu cependant découvrir que les rapports entre ces trois notions: la famille, l'alliance et l'échange (des femmes) étaient moins univoques et universels que Lévi Strauss et d'autres avec lui n'ont pu l'affirmer. S'il existe en effet dans le plus grand nombre de sociétés étudiées et dans le passé, une famille basée sur l'alliance, avec échange immédiat ou différé plus ou moins loin, des femmes, il est rapporté aussi que dans l'Egypte et l'Iran ancien, il existe des familles construites sans échange, autour du mariage des frères et des sœurs, et des familles construites sans alliance comme celles des Na de Chine, où les matrilignages s'échangent le seul sperme des hommes. Dans les deux cas, il semble que les conditions de vie des femmes en semblaient plutôt améliorées, et/ou la sexualité plus libre.

Néanmoins, la rareté et la fragilité de ces systèmes, et dans le cas des NA en particulier, l'inégalité extrême **entre** les femmes elles mêmes, pour l'accès au sexe et à la maternité (les hommes qui viennent pour des visites furtives "choisissent" les plus attractives... et certaines femmes ne reçoivent que très peu voire pas du tout de "visites") fait dire à Pierre Jo Laurent dans un article récent: "⁵⁶*l'alliance là où elle existe (avec ses règles d'échange) en tant que régime unique obligatoire pour tous les adultes, impose d'accepter comme préalable qu'un homme vaut un homme et qu'une femme vaut une femme; elle neutralise le choix du partenaire et en quelque sorte permet la **domestication de la beauté**. Celle ci dans sa répartition inégale, aléatoire et éphémère, doit être domestiquée au risque de compromettre l'équilibre de la société prise comme un tout. Les alliances semblent autant l'œuvre de groupes dominés de la société que des dominants, chacun tentant de les instrumentaliser à ses propres fins, en fonction de ses atouts. En assimilant l'absence de beauté à une forme de fragilité, l'alliance devient le moyen par lequel les plus faibles des adultes intègrent ou continuent d'intégrer la société pour vivre.*"

⁵⁶ Pierre Joseph Laurent – Aspects de la domestication sociale de la beauté – Recherches sociologiques et anthropologiques 2007/1

3. Universel, le rapport au temps ?

Mes rencontres avec d'autres "façons de vivre et de penser", tant concrètes que par lectures interposées, m'ont amené à voir comment le rapport au temps pouvait différer entre les cultures d'une manière qui peut amener à des mécompréhensions fondamentales. Le simple fait de donner un rendez-vous à quelqu'un, pratique quotidienne du travail des analystes, peut représenter pour quelqu'un d'autre une barrière infranchissable. Ceci sera vite catalogué comme un signe de pathologie, sans tenir compte du fait que l'inscription dans le temps qui est la nôtre et sur laquelle nous appuyons notre activité quotidienne, est loin d'être généralement répandue, quoiqu'elle soit actuellement imposée par la force de la mondialisation.

Une conversation banale en Afrique, amènera inévitablement au moment de prendre congé: "Inch Allah", à demain. La première réaction européenne est de prendre ce mot pour un mot... juste un mot. Ce n'est que le lendemain qu'il pourra s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas seulement d'un mot mais bien d'une manière de penser qui fait à l'imprévu une place que nous ne pouvons plus imaginer. La disponibilité à "ce qui peut tomber du ciel à chaque moment", que ce soit une maladie, la visite d'un ami ou de la famille, ou tout autre événement, fait partie de la vie, l'impatience est assimilée à de la grossièreté et l'indisponibilité à une injure. J'en ai fait souvent l'expérience pénible lors de l'organisation des sessions de formation où je programmais soigneusement une gestion du temps qui se révélait complètement impraticable malgré les promesses réitérées –et sans doute sincères- des organisateurs....

Force m'est donc de constater que dans une culture où – en simplifiant à outrance mon propos- lors de la mort d'un proche, son âme va attendre dans la forêt ou l'île voisine que le désir lui vienne de se réincarner pour reprendre une nouvelle vie, la lecture du temps ne peut pas être semblable à la mienne, moi qui crois dur comme fer n'avoir qu'une seule vie, et que le temps perdu ne se rattrape guère, moi qui vis dans un monde où l'on suppose que "le temps c'est de l'argent", et l'argent la plus précieuse chose au monde (?)

4. Universel, le partage sexuel du travail et la notion du genre?

La lecture des articles de Bernard Saladin d'Anglure à propos du genre chez les Inuit, l'exemple devenu emblématique d'Agnès, la transsexuelle décrite par Garfinkel⁵⁷, ou les textes plus actuels de Judith Butler, ouvrent les champs du possible en matière de "genre" et ont le mérite tout particulier de déconfusionner les identités, choix et cheminements personnels, et les catégories inhérentes aux contraintes de la vie sociale. Ceci laisse apparaître en filigrane, l'aspect de construction culturelle présent dans les identités sexuées. Et cette construction peut être défaite, comme le propose Judith Butler, ou comme nous voyons *Iqallijuq* raconter sa transformation physique: *"J'étais une transsexuelle, car Savviurtalik – le grand père dont elle est une réincarnation- avait voulu revivre en femme et pas en homme. Il ne voulait plus chasser parce que cela demandait trop d'efforts et qu'il y avait pour lui grand risque d'avoir froid. J'étais donc devenue une fille, après que mon sexe eut changé à la naissance. J'avais auparavant un pénis mais j'eus ensuite une vulve; ainsi en est-il des transsexuelles. Et jusqu'à mes premières menstruations, je portai des vêtements masculins et j'accompagnais très souvent mon beau-père à la chasse. Je pensais même être un garçon plutôt qu'une fille. Quand je devins adolescente et que je fus réglée pour la première fois, ma mère commença à me confectionner des vêtements féminins, mais comme elle était en train de le faire, elle se mit à pleurer à cause*

⁵⁷ Recherches en ethnométhodologie – Garfinkel- 1967

du nom que je portais; elle pensais que j'étais son père et refusait de faire un vêtement féminin pour son père. C'est ainsi que je réalisai que j'étais une femme." L'auteur ajoute: Il lui fallut du temps pour accepter d'être habillée en femme et apprendre les tâches qu'une femme devait connaître pour tenir un ménage. Sa mère refusa de les lui enseigner. Ce furent ses tantes et ses cousines qui l'aidèrent et plus tard sa première belle-mère. Mais jamais elle n'oublia ce qu'elle avait appris à travers son éducation masculine. Et les divers hommes qu'elle épousa valorisèrent beaucoup cette double capacité qu'elle avait d'être à la fois une bonne mère de famille et un précieux compagnon de chasse et de voyage.

Les dernières découvertes de la paléanthropologie nous font dater la découverte et la domestication du feu par l'homme, entre - 1.5 millions d'année et -500.000 ans, ensuite la domestication des plantes, l'agriculture, l'élevage, les outils....etc. Tous ces éléments d'histoire sont autant de signes d'une évolution sans "big bang", et ont à chaque fois modifié l'organisation des sociétés humaines, et imprimé sur les rapports dits "de genre", la nécessaire (?) division du travail entre les hommes et les femmes, une marque à chaque fois différente.

5. Universels, les rapports de domination entre les hommes et les femmes?

Pour Godelier les rapports sociaux qui fondent une société se fondent sur trois principes: les choses qu'on vend, qui se détacheront complètement du vendeur, les choses qu'on donne, qui créent ainsi des obligations et des liens réciproques, et les choses qu'on garde, qui sont inaliénables et qu'on transmet de génération en génération.

Ce sont ces rapports, aux choses qu'on garde, pour les transmettre, doublé du fait que ce sont les seules femmes qui portent les enfants des deux sexes, qui fondent l'investissement des hommes dans la protection, et l'éducation des enfants qui leur sont apparentés du fait que leur mère est, soit une de leurs sœurs, soit une de leurs épouses. Avec la naissance d'enfants, auxquels on souhaite transmettre la vie et tous les moyens de la poursuivre, s'introduit au sein de la rencontre affective et sexuelle la question de la continuité des rapports sociaux, (politiques et religieux) qui n'ont rien à voir avec la parenté. Ainsi nous voyons dans toutes les sociétés les rapports sociaux, tels le pouvoir ou la propriété, utiliser les rapports de parenté pour se reproduire.

Quant à l'épineuse question de la domination généralisée des femmes par les hommes, je suppose que vous l'avez avec moi senti courir dans le filigrane de ces pages.... Godelier confirme: *c'est bien plutôt du côté du fait que les femmes font l'amour, et font des enfants, que dans le surgissement de la pensée symbolique, qu'il faut chercher les raisons pour lesquelles ce sont le plus souvent les femmes que les hommes qui sont placées dans une position subordonnée dans le fonctionnement des rapports de parenté.*

Il nous rappelle son leit motiv: *les humains sont une espèce qui produit de la société pour vivre, et qui donc a la capacité de modifier ses formes d'existence sociale. Ce qui est fondamentalement nouveau dans l'humanité, comme la domestication du feu et tout ce qui a suivi, c'est que les adultes des deux sexes en sont venus à coopérer dans l'établissement et le maintien d'un groupe social où des enfants naissent et sont élevés, bref, d'une famille.*

Comment? Les hypothèses fusent actuellement, mais ce qui ressort des découvertes récentes, entre autre en éthologie sur nos plus proches "frères", les chimpanzés et les bonobos, mais aussi de toute la littérature freudienne, c'est bien que la sexualité a dû y jouer un grand

rôle.... Et ce d'autant que les études les plus récentes en morphologie et en physiologie montrent que le dimorphisme entre les sexes est plus poussé chez les humains que chez les autres primates, au point de faire dire que le corps des femmes est tout entier manifestation de la constante réceptivité sexuelle de la femme....

De là à imaginer que l'alliance, instrument de l'oppression réelle et symbolique des femmes, soit leur manière de s'attacher les hommes et leur soutien pour l'éducation des petits, l'alliance vue comme nous le propose Pierre Jo Laurent, comme une "ruse" des dominés⁵⁸.

9. Le pourquoi de l'absolutisme

Tabous de l'inceste et échange des femmes sont ils vraiment liés et à l'origine de la symbolisation et de la culture?

Il importe de ne pas perdre de vue la dimension politique de tels textes. Autant pour Freud que pour Lévi Strauss (que pour Godelier d'ailleurs, mais c'est une autre histoire), cette dimension est très présente et imprime à leurs contenus une rigidité qui incite à la prudence.

Alors pourquoi tant Freud que plus tard Lévi Strauss choisissent ils l'hypothèse la moins probable de Darwin? Godelier nous dit: tout simplement parce que selon l'hypothèse la plus probable, les hommes vivaient d'emblée, en petites sociétés, en bandes multi males et multi femelles, avec une culture qui s'est édiflée lentement graduellement, pas à pas. Tous les hommes entretenaient des relations avec une ou plusieurs femmes, et leurs rivalités débouchaient rarement sur le meurtre et/ou l'exil, la culture s'opposant à la violence en même temps que se construisent les différentes facettes et organisations des sociétés..... Seule la seconde hypothèse permet de concevoir l'irruption brutale de la culture, de la symbolisation et du langage comme un "big bang", une coupure nette et décisive nature/culture.....

On l'a vu, Freud avec le Totem, veut contrer les dérives de Jung, mais surtout le prendre de vitesse, et asseoir le complexe d'Œdipe, et donc le meurtre de l'animal-père, qui fondera le "big bang culturel" version freudienne. Il veut aussi ancrer la psychanalyse dans les références de son temps, et tenter de lui donner une légitimité "scientifique". Sa propre ambivalence vis à vis de ses (in)disciples, soutient peut être ce fantasme qu'il projette: il sera tué et dépecé et "mangé" (introjecté) par ses fils...En tous les cas ce fut sans doute sa crainte. Mais il fut aussi un père (oedipien) jaloux du succès de ses enfants et le nombre des ruptures et des exclusions dans l'histoire du mouvement psychanalytique le démontre à l'envi.

Une remarque néanmoins à appui d'un absolutisme du complexe d'Œdipe, est sans doute le projet anti- raciste qu'il soutient dans un siècle qui nous a abreuvé de racisme jusqu'au dégoût absolu. Pour nombre de psychanalystes, il s'agissait peut être plus d'affirmer la thèse de l'unité de l'espèce humaine que de fonder une théorie scientifique "vraie".....

Lévi Strauss, au sortir de la guerre, dont il a eu beaucoup à souffrir lui aussi, doit faire face à la menace de la disparition sur le terrain universitaire des sciences dites "humaines", au bénéfice de sciences de la nature. Le département d'anthropologie de l'UCL par exemple a dépendu très longtemps de la faculté des sciences, section biologie.... La division, nette et

⁵⁸ Pierre Joseph Laurent "Aspect de la domestication sociale de la beauté" 2007

brutale "nature" et "culture", voire leur opposition, fonde solidement la nécessité de maintenir et protéger la place autonome des sciences humaines au sein du monde scientifique.

Et si nous ne pouvons que leur être reconnaissants d'avoir fondé l'un, la psychanalyse et l'autre, consolidé l'autonomie des sciences humaines parmi les sciences, il nous faut cependant reconnaître, que l'avenir semble avoir donné – heureusement!- raison à Darwin et à sa première hypothèse, celle-ci étant la seule qui peut nous permettre d'envisager un avenir paisible à la cohabitation des genres.....

10. Rentrer de voyage..... (les questions qui restent en chantier)

Parvenue au terme de ce voyage au cœur du débat entre l'anthropologie et la psychanalyse, et revenue à ma pratique quotidienne enrichie des nouveaux liens et des nouvelles images que j'y ai glanées, je tente une première intégration de ce que je viens d'apprendre dans ce que je faisais déjà.

Importer/exporter les modèles thérapeutiques

La question reste ouverte pour moi de la rencontre thérapeutique interculturelle. Dans un travail précédent, je l'avais abordée par le regard des analystes, et en les questionnant sur leurs manières d'intervenir, pour m'apercevoir en fin de travail que cette manière en quelque sorte faisait fi de la différence culturelle. Les psychanalystes interrogés qu'il aient eu affaire à une différence plus ou moins radicale, se contentaient d'écouter le patient d'utiliser la grille de lecture analytique pour leur modalités de compréhension personnelle du cas, et limitaient pour la plupart leurs interventions à l'écoute et à la solidarité en terme de sentiments et de vécus. On pourrait appeler cela une forme d'accompagnement du patient dans son cheminement transculturel....

Les interventions plus actives, comme l'interprétation par exemple outil par excellence(?) de l'analyste ne leur paraissaient pas réellement possible et pour certains faisait montre d'une violence inassumable.

Les ORTIGUES reprennent cette question à leur compte dans un exemple clinique d'une thérapie d'un jeune garçon qu'ils appellent Samba (cas 80, page 96)⁵⁹ en soulignant: *" la demande de l'enfant est claire, il vient parler pour être guéri. (...) Seules la gravité du cas, les déceptions encourues après les traitements traditionnels, peuvent rendre compte de la poursuite de la psychothérapie. En effet, on peut prévoir, pour autant qu'il guérira, que Samba, après le traitement, aura résolu ses tensions en les intériorisant, et en cela, il sera devenu radicalement différent de sa famille."*

Les fragments perdus du mythe d'Œdipe:

⁵⁹ Œdipe africain (op.cit)

Au cours de ce périple j'ai retrouvé toute entière la légende d'Œdipe dont nombre de protagonistes, souvent oubliés, restent encore aujourd'hui des "figures" de la tragédie humaine.

Labdacos qui donna son nom à la dynastie – les Labdacides- est le petit fils de Cadmos, et de la déesse Harmonie, dont le mariage, béni des Dieux à donné naissance à toute une génération de rois. Cadmos, était cependant **porteur du poids d'un faute commise plusieurs générations plus tôt**, lorsque son ancêtre, venu s'installer sur le site où il allait fonder la nouvelle cité de Thèbes, a dû pour ce faire, tuer le serpent monstrueux fils de la terre, qui gardait la source du lieu. C'est la terre qui bien plus tard, pour se venger, suscitera la Sphynge, "fille de la terre et de la vipère des enfers".... Labdacos meurt lorsque son fils, Laïos est encore un bébé d'un an. Le trône est occupé par un étranger et Laïos éloigné doit se réfugier auprès de Pélops, à Pise. Devenu adulte, il tombe amoureux du fils de Pélops, Chrysippos, l'enlève et retourne à Thèbes pour y reprendre le pouvoir. Chrysippos mourra dans l'aventure et ceci appellera la malédiction de Pélops, qui condamne le "genos des Labdacides" au tarissement . Rentré à Thèbes dont il redevient roi, Laïos épouse Jocaste, et n'ayant pas d'enfant il consulte l'oracle de Delphes. Celui ci lui interdit d'avoir un enfant, lui prédisant que le fils qu'il aurait de Jocaste le tuerait et coucherait avec sa mère. Laïos s'abstient un moment du lit de sa femme mais un jour qu'il est ivre, il engendre Œdipe.

Ce fils, légitime mais maudit, est écarté dès sa naissance, exposé sur la colline, les chevilles percées d'une pointe de fer pour hâter sa mort. Il échappe cependant, sauvé par les bergers qui entendent ses cris et l'amènent au royaume de Corinthe, où le couple régnant, Polybos et Mèropé l'adopte et l'élève sans lui révéler l'origine de sa naissance. Devenu adulte, Œdipe s'entend dire, lors d'un banquet, qu'il est le "supposé" fils de Polybos. Il se rend à Delphes pour voir l'oracle, et connaître la vérité; il y apprend qu'il est destiné à tuer son père et à épouser sa mère. Horrifié, il fuit Corinthe et se rend en Béotie, où se trouve Thèbes, ravagée par un monstre, la Sphynge. Laïos de son côté, partait aussi consulter l'oracle de Delphes à propos du malheur de Thèbes. Les deux hommes se rencontrent à un carrefour de trois routes, mais ils se croisent en un lieu trop étroit pour qu'on puisse passer à deux de front. *Le père et le fils, au lieu de se suivre le long d'un même chemin qui les conduirait l'un et l'autre à occuper successivement les mêmes places, sans s'y heurter ni s'y confondre, se rejoignent après avoir été écartés, en un passage où ils ne peuvent que s'affronter.*⁶⁰ Le conducteur du char, (c'est Laïos, mais Œdipe ne le sait pas), ordonne à Œdipe de laisser le passage, celui-ci refuse, et l'équipage passe en le blessant. Œdipe exaspéré tue le conducteur et tout l'équipage sauf un serviteur qui s'enfuit. Il arrive à Thèbes et trouve la ville en grand désarroi car son roi vient d'être tué, et la Sphynge terrorise la population. Créon, le frère de Jocaste, offre le trône et la main de sa sœur, la veuve de Laïos, à quiconque débarrassera Thèbes du fléau. L'énigme que pose la Sphynge est la suivante:⁶¹ *Il est sur terre un être à deux, à quatre, à trois pieds, dont la voix est unique. Seul il change sa nature parmi ceux qui se meuvent sur le sol, en l'air, et dans la mer. Mais quand il marche en s'appuyant sur le plus de pieds, c'est alors que ses membres ont le moins de vigueur.* Œdipe répond: l'homme, résout ainsi l'énigme, et la Sphynge se suicide.

Œdipe et Jocaste régnèrent près de vingt ans sur Thèbes, et eurent quatre enfants. Puis de nouveau le fléau s'abattit et la région devint stérile. Créon se rend à Delphes pour consulter l'oracle qui lui enjoint de trouver et de chasser le meurtrier de Laïos. C'est au cours de l'enquête qu'il mène pour le trouver, qu'Œdipe réalise qu'il n'a été que le jouet des Dieux et n'a pu échapper à son destin. De désespoir Jocaste se suicide et Œdipe s'aveugle. La malédiction continuera car les deux fils d'Œdipe, maudits par leur père pour lui avoir manqué de respect, s'entretueront dans un combat acharné pour devenir roi de Thèbes.

⁶⁰ Jean Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet - Le tyran boiteux: d'Œdipe à Périandre – La découverte (1972) 2001.

⁶¹ Euripide, Les Phéniciennes

L'histoire d'Œdipe est celle de son retour à son lieu d'origine, sa réintégration dans la lignée dont il est le fils légitime et l'enfant interdit. Ce retour s'effectue à la façon d'un boomerang, non pas en temps voulu, dans les conditions requises, dans la rectitude d'une succession respectant l'ordre régulier des générations, mais dans la violence d'une identification excessive: Œdipe ne vient pas à son tour, occuper la place que son père a quittée pour la lui laisser libre, il prend la place de son père par le parricide et l'inceste maternel; il revient trop loin en arrière: il se retrouve comme mari dans le ventre qui l'a enfanté comme fils et dont il n'avait pas le droit de sortir.⁶²

On retrouve ici les figures du **père**, pédophile, qui désire son fils mais aussi du père assassin, qui tue son fils car il craint que celui-ci ne prenne sa place. On retrouve la figure de la **mère archaïque** – la Sphynge mais aussi Jocaste- qu'il faut tuer pour réaliser le matricide fondateur, le "cordon" qu'il faut couper pour être un homme à l'égal des autres hommes, ce qu'Œdipe ne fait pas puisqu'il épouse sa mère. L'**infanticide** qui préside à l'histoire d'Œdipe donne au parricide qui le suit une couleur bien différente de la lecture freudienne. La malédiction multigénérationnelle, le **destin** auquel on ne peut échapper, la **terre qui se venge** des mauvais traitements qu'elle subit de la part des hommes, et la **lutte fratricide** pour le pouvoir, tous ces éléments sont toujours présents dans nos cultures

Quant à la place de **la fillette**, on ne peut que regretter son absence, son effacement. Elle nous apparaît sous des traits tellement construits de la petite fille qui pleure lorsqu'on lui annonce que son pénis ne poussera pas, sans voir à côté d'elle le petit garçon qui pleure de savoir que son ventre ne portera jamais d'enfant...

Œdipe et glissement sémantique

Conformément à sa définition la plus complète, la psychanalyse désigne trois éléments: un procédé d'investigation de processus psychiques déterminés, les processus inconscients, une méthode thérapeutique appliquée aux "névroses" et une série de conceptions psychologiques qui peut avec le temps revendiquer la qualité de "science" (Freud dans Théorie de la Libido en 1923).

Pour ce qui est de la qualité de "science" (du psychisme humain) que "revendique" la psychanalyse j'en ai déjà beaucoup débattu ici. Trancher est difficile mais on peut néanmoins se dire que si le complexe d'Œdipe version freudienne classique est probablement loin d'être universel et si sa conception est à mon sens très liée à la culture monothéiste occidentale, l'**usage** "universel" que l'on peut en faire dépendra de comment le concept est "pensé" dans la théorie. Présenté comme je l'ai trouvé dans les références "poussiéreuses" du Vocabulaire de la psychanalyse? ou pensé comme le fait Kaës par exemple, comme étant le "noyau", le passage obligé au cours duquel un enfant reçoit et se construit son identité, au sein d'une culture donnée, dans le flux des générations qui se suivent, et comment il intègre la différence des sexes et le sentiment d'incomplétude –la castration- qui l'accompagne. Vu comme cela, et en intégrant toutes les variations culturelles possibles, il me semble qu'on peut penser que ce passage est présent dans chaque vie humaine, et que son échec signe une extrême marginalité, voire la folie, dans toutes les cultures. Mais c'est une affirmation prudente, non pas

⁶² Le tyran boiteux (op.cit)

d'une vérité, mais bien de la possibilité de détenir là un outil qui peut permettre un abord thérapeutique interculturel plus "décomplexé". A suivre?

Pour ce qui est de la méthode thérapeutique appliquée aux névroses, Bollas dans son article nous parle du couple freudien au travail: l'association libre "*On engage le patient à se mettre en situation d'auto observation, attentif et sans passion, à décrire la surface de sa conscience et à se faire un devoir de la plus totale franchise*", et l'attention flottante, "*l'expérience montra bientôt que l'analyste avait le plus grand avantage à adopter l'attitude consistant à s'abandonner à sa propre activité mentale inconsciente dans un état d'attention suspendue, à éviter le plus possible la réflexion et la formation d'idées conscientes.... Et à capter par ces moyens la vérité de l'inconscient du patient avec son propre inconscient*".

Tout couple freudien développe son propre tissu existant dans les subjectivités séparées de chacun et dans une zone intermédiaire entre les deux qui devient le véhicule de leur perception, créativité et communication inconsciente. Le patient et l'analyste s'engagent dans les fonctions évoquées, attribuées à chacun séparément, de telle façon que le patient se plonge également dans l'état d'attention flottante et le psychanalyste, quand il parle est en réalité en train d'associer librement. Il arrive de temps en temps suivant la logique inconsciente des associations libres de l'analysant que sa signification vienne soudain à l'esprit de l'analyste. Ou encore le patient a une révélation de ce type en présence de l'analyste. Tous les deux sont à la recherche de vérités psychiques et les trouvent à condition qu'ils s'abandonnent à cette extraordinaire méthode.

La psychanalyse dépouillée de sa théorie?

In fine, les invariants sont peut être les questions que les humains se posent dans la rencontre intersubjective et auxquelles toutes les cultures tentent de construire des réponses: Qui suis-je, d'où viens-je, où vais je?

A l'appui de cette définition, l'idée de Lacan : "l'homme être un être de langage". Le langage, dont il semble de plus en plus évident qu'il est né dans les cerveaux bien plus qu'il ne s'est matérialisé dans les larynx, exprime et traduit, avec les sépultures et les œuvres d'art, le développement progressif des cultures humaines, tant il est vrai que si point n'est besoin de mots pour se dire "passe-moi le sel", un geste suffit, il faut beaucoup de mots au contraire pour palabrer de longues heures sur le thème sans doute déjà éculé déjà il y a 500.000 ans: qui suis-je, d'où viens je, où vais je? Le langage, cette forme de "tissu intersubjectif de substitution" au plaisir immédiat de n'être pas contraint par la société des hommes, qui se double immédiatement de la douleur d'être exclu de la communauté des hommes, dont je parlais plus haut en citant la lecture de la prohibition de l'inceste par Maurice Godelier (p 38).

Il me semble que ceci signe le principal manque de la théorie psychanalytique, qui partant de la notion d'un sujet solipsiste et "obligée" d'emblée de refuser les notions jungiennes qui auraient pu en changer la couleur, n'a que trop peu développé une théorie de l'intersubjectivité, elle qui pourtant n'existe que dans l'intersubjectivité....

Pour supporter la douleur de l'absence de réponse sûre à ces questions qui nous taraudent, concomitamment avec les débuts de la disparition des réponses religieuses, et

l'angoisse provoquée par les réponses de la science, la psychanalyse – version thérapeutique-cherche et tente une autre réponse dans l'écoute. Et cette écoute s'inscrit dans un cadre relationnel, qui en est la condition. Comme l'écoute anthropologique – l'observation participante-dont regorgent les monographies ne peut se concevoir sans cette dimension si présente et si difficile à théoriser, mais dont nous voyons les traces dans le texte clinique fondateur de la psychanalyse, "mademoiselle Anna O." publié par Freud et Breuer, en 1895. Déjà sans le dire explicitement il y est montré à quel point l'écoute analytique suppose l'investissement affectif et laisse des traces indélébiles sur les protagonistes de l'aventure.

Je laisserai le dernier mot à un patient: "*Je vous raconte les choses et je réalise que je vous les "raconte" comme je racontais à ma mère... j'ai trouvé ici quelqu'un qui Long silence ému, paroles entrecoupées par la gorge nouée...qui est là pour moi, qui est là pour me faire grandir au travers de quelque chose qui est de l'ordre de de l'ordre de ... l'amour.... J'ai mis beaucoup de temps pour l'accepter.*"⁶³

⁶³ analysant anonyme.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLE (TOB)

Alliance biblique universelle – Le Cerf (1996)

Nouvelle traduction (Bayard 2001)

L'ATLAS DES RELIGIONS

La Vie- Le Monde- Hors Série (2006)

BALMARY, Marie

La divine origine – Dieu n'a pas créé l'homme (Poche Biblio 1993)

BUTLER, Judith

Dilemmes du tabou de l'inceste

in Défaire le genre (Amsterdam 2006)

Trouble dans le genre

le féminisme et la subversion de l'identité (La découverte/Poche 1990-2006)

DARWIN, Charles

La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe (Syllepse 1877/2000)

DEVEREUX, Georges

Essai d'ethnopsychiatrie générale (Gallimard 1970)

Ethnopsychanalyse complémentariste (Flammarion 1972)

DOUGLAS, Mary

De la souillure—essai sur les notions de pollution et de tabou (La découverte 1967-71-2001)

FREUD, Sigmund

Œuvres complètes (PUF)

D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme (vol X / 1910)

Totem et Tabou (vol XI / 1913)

Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique (vol XII / 1914)

Malaise dans la culture (vol XVIII / 1930)

La disparition du complexe d'Œdipe (vol XVII /1924)

GODELIER, Maurice

Métamorphoses de la parenté (Fayard 2005)

La production des grands hommes (Flammarion 1982)

GOUX, Jean-Joseph

Œdipe philosophe (Aubier/La psychanalyse prise au mot 1990)

GREEN, André

La causalité psychique – Entre nature et culture - (Odile Jacob 1995)

HAMILTON, Edith

La Mythologie (Marabout 1940/78)

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE III sous la direction d'Yvon Beval

Encyclopédie de La Pléiade (1974)

LAURENT, Pierre-Joseph

Les pentecôtistes du Burkina Faso, Mariage, pouvoir et guérison (Karthala 2003)

Aspects de la domestication sociale de la beauté

in Recherches sociologiques et anthropologiques 2007/1 p 183-189

LECOURT, Dominique

L'Amérique entre la Bible et Darwin (PUF 1992/2007)

LEVI- STRAUSS Claude

Race et Histoire (1952) et Race et Culture (1971-83) (Albin Michel 2001)

MELON Jean

Le complexe d'Oedipe à la lumière des rites de passage

In Revue Belge de psychanalyse, n°43 automne 2003

ORTIGUES, Edmond et Marie Cécile

Œdipe Africain (L'Harmattan 1966/1984)

PULMAN, Bertrand

Anthropologie et psychanalyse – Malinowski contre Freud (PUF–Sociologie d'aujourd'hui– 2002)

RITVO, Lucille

L'ascendant de Darwin sur Freud (Gallimard 1990-1992)

ROAZEN, Paul

La Saga Freudienne (PUF 1986)

ROHEIM, Géza

Psychanalyse et anthropologie (Gallimard 1950/1967)

Origine et fonction de la culture (Gallimard- Idées 1943/1972)

RYCHNER, Michel

La divan de Konrad Lorenz : Une approche comparée du rite et du symbole chez Freud, Jung et Lorenz (Georg - collection Janus 2003)

SALADIN d'ANGLURE, Bernard

Réflexions anthropologiques à propos du troisième sexe social chez les Inuit (2006) (site WEB)

"Petite Ventre", l'enfant géant du cosmos Inuit

Revue: L'homme année 1980 vol 20 Numéro1 p 7-46

Etre et renaître INUIT –homme, femme ou chamane

Gallimard 2006

TABLE DES MATIERES

Argument	2
Introduction	3
1. La place centrale du complexe d'Œdipe du point de vue de la psychanalyse - Sa construction (Freud –le débat avec Jung) - la Bible et la notion de sujet "fautif"	4
2. La place de la culpabilité du point de vue de la psychanalyse - Darwin - Malinowski	7
3. Les théorisations les plus abouties du complexe d'Œdipe - Freud - les extensions actuelles, comme celle de Kaës	13
4. La psychanalyse comme pratique thérapeutique	20
5. Le Mythe d'Œdipe - et ce qu'il nous apprend des "invariants" humains. (Goux)	21
6. Vignettes cliniques anthropologiques (ou études de cas) Les Inuit Les Baruya Les Trobriandais	25
7. La psychanalyse à tout prix? - Œdipe africain - Geza Roheim	32
8. Que reste t'il d'universel?	36
9. Le pourquoi d'un tel "absolutisme"?	43
10. "Rentrer de voyage".....	44

Annexe: Francis Bacon⁶⁴ (1561-1626)

Il conçoit l'Univers comme un labyrinthe, et critique les exposés méthodiques ou systématiques, coupables de laisser croire que rien ne manque, alors qu'ils ne présentent que des rubriques qui sont autant de tiroirs vides. Il prononce un éloge de l'expression en phrases éparses de pensées tirées de la contemplation des choses : le fragment est une façon d'encourager les autres à chercher plus loin, il laisse apparaître les manques ou les lacunes, de même la bribe de savoir donnée par lui est encourageante dans sa positivité. Et comme la vérité est fille du temps, ce qui sera trouvé plus tard est nécessaire à ce qu'on constitue dès maintenant, car l'avenir mettra en lumière le présent: "souvent ce que l'on voit dépend de ce qui reste à voir". D'où l'impossibilité de construire, dit-il selon un processus ordonné et défini à l'avance, l'ensemble de l'édifice.

Il peut être vu comme le premier des Modernes, et sa philosophie comme le creuset du XVII^{ème}. Dans sa "filiation", Galilée, Descartes, Spinoza, Leibniz, Richelieu, Sully, et même l'apologie de l'athéisme car "au moins il ne perturbe jamais les Etats".... Il permettra qu'en terre protestante, science et religion soient séparées et amies. En effet, dit-il, Dieu a écrit deux livres, la Nature et la Bible, lesquels sont égaux en dignité et en importance et doivent être étudiés séparément, leur "mélange" étant une catastrophe. Il contribue à constituer ainsi l'espace des sciences qu'il dote d'une juridiction autonome dans laquelle il insiste sur l'importance de constituer des protocoles d'exploration rigoureuse et sur le fait que l'expérience scientifique est indissociable de son compte rendu, qui permet qu'elle soit communiquée à la communauté savante avec une honnête description de son montage et pas seulement sous forme de résultats.

Dans son œuvre Novum Organum, Bacon adresse à la raison native de l'homme un reproche fondamental qui renvoie à l'idée de clôture et d'immobilisme: il définit des "idoles", obstacles à l'appréhension des choses mêmes, modes d'enfermement de l'esprit en lui-même. Les idoles ne sont pas toutes extirpables, mais on peut les montrer du doigt, en sorte que l'action insidieuse de l'esprit soit connue, et que soit admise définitivement l'idée que l'intellect ne peut pas juger, si ce n'est par induction.

Il définit quatre types d'idoles, innées et/ou acquises.

- Les idoles de la tribu, inhérentes à l'entendement humain en général, "miroir faux qui mêle sa nature à celle des choses", qui poussent par exemple à supposer plus d'ordre qu'il n'y en a dans les choses...
- Les idoles de la caverne, propres à chacun, les goûts intellectuels particuliers, le hasard des lectures ou de l'éducation...
- Les idoles de la place publiques, liées au langage lui-même, "*les mots créent un rapport fallacieux aux choses, parce qu'ils représentent des généralités mal faites, des abstractions vides sur lesquelles on raisonne au lieu d'appréhender les choses mêmes*".
- Les idoles du théâtre, liées au mode de présentation et de transmission du savoir. Il en fait une critique sévère, considérant le professeur comme un fripon, qui sacrifiant tout au "*paraître savoir*" présente ses prétendues connaissances comme un système achevé et admirable, rendant ainsi l'élève amoureux du maître quand il faudrait le rendre amoureux de la leçon et plus encore de ce qui reste à découvrir après la leçon....

⁶⁴ Extrait de l'Encyclopédie philosophique Universelle, in III les Œuvres Philosophiques, dictionnaire PUF 1992